

MATHIEU BUZON

AUSTRALIA(N) RULES

OU LES RÈGLES D'UN PAYS QUI DÉCHIRE

*« C'est en partant loin avec quelqu'un
qu'on peut savoir si on est proches. »*

Cédric Klapisch (Les Poupées Russes)

Arrêtez de rêver d'ailleurs, et Partez rêver ailleurs.

Finalement, toute cette histoire a commencé à Montréal, au Canada. On était là-bas pour un an, en échange à l'université de Concordia pour y terminer nos études. Emily, une amie anglo-toulousaine d'Aurélié, était venue lui rendre visite et en profiter pour explorer un peu le coin. C'est elle, qui au cours d'une soirée tranquille nous annonce qu'elle va partir un an en Australie. Grâce au Working Holiday Visa.

Explications : c'est un permis de séjour et de travail, valable un an, pour les jeunes de tous pays ou presque. En échange d'une centaine de dollars australiens, vous pouvez donc partir à l'autre bout de la planète, y vivre et y travailler légalement.

Une seule règle : interdiction de travailler au même endroit plus de trois mois pour pousser aux jobs saisonniers, et inciter les voyageurs à découvrir le pays. Tout le pays.

Bref, Emily y va, part pour Melbourne pour quelques mois dans quelques mois.

L'idée fait son chemin dans nos têtes, et après quelques jours de réflexion et de calculs budgétaires, la décision est prise. Le mois prochain, on quitte le pays de la poutine pour faire les démarches et partir vers celui des kangourous.



PARTIE I

WELCOME TO AUSTRALIA!

Après les instructions de sécurité en anglais, les repas en barquettes aluminium, les genoux écrasés contre le siège de devant, une demi-journée d'escale à Hong-Kong, et une vingtaine d'heures d'avion au final, on débarque enfin à Melbourne.

Premier obstacle : il va falloir expliquer en gros, en anglais, au travers d'une vitre à trous, le but du voyage à un agent vérificateur d'identité. Malgré les cours de l'année dernière en faculté anglophone, les journées à Montréal se vivaient avant tout en français, et notre niveau d'anglais est plutôt limité. Heureusement, pas de problème, la phrase qu'on a apprise par cœur et répétée un peu avant, dans la file d'attente, est compréhensible par notre hôte.

Les passeports sont en règle, le Working Holiday Visa très répandu ici nous vaut un beau sourire et un *Welcome to Australia!*

Deuxième obstacle : les Australiens sont très rigoureux en ce qui concerne tout ce qui peut venir de l'étranger. Des règles très strictes empêchent tous végétaux, animaux et autres « produits non transformés » de pénétrer sur le territoire. Ils tiennent à limiter au maximum les risques de prolifération de maladies venues d'ailleurs.

On dépose donc nos sacs sur un tapis roulant pour les faire passer aux rayons X. Pas d'arme pas de drogue pas de ficus ni de dalmatien caché dans les poches, une formalité.

Un douanier des rayons X me demande :

– *Excuse me, what's in your backpack pocket?*

Dans la poche de mon sac?

- Celle-là? *Zis one?* Des balles de jonglage. *Jongling balls.*

Je mime le jonglage avec mes deux mains, il a l'air de comprendre.

- *Oh, do you know what's inside?*

Ce qu'il y a dedans? Mes sourcils se froncent, le gauche prend de la hauteur. Je ne vois pas trop où il veut en venir.

- Non, pas exactement.
- *'cause sometimes, jongling balls are made of sidz. Its forbidden to bring vegetables, plants from overseas.*
- *Sidz? What is it, sidz?*
- *You know, sidz, plants. You put it in the ground, and you got a plant.*

Lui aussi essaie de mimer avec ses mains. Il tapote la paume de la main gauche tournée vers le ciel avec le bout des doigts de sa main droite.

Seeds! Des graines!

- *Oh seeds! Okay. Mmm I don't know.*

J'ouvre la poche de mon sac à dos et sors une balle, je lui tends, il la prend, la palpe pour essayer de deviner ce qu'il y a à l'intérieur. Un collègue sans doute expert agronome nous a rejoints.

Le gars, agréable depuis le début, me dit dans un anglais que cette fois, je comprends du premier coup :

- Il faut que je regarde à l'intérieur. Je suis désolé, mais il faut que j'en ouvre une.

Fuck. Pas mes balles! Je sors cinq petites balles tricotées, il sort un gros couteau aiguisé.

Puis avec un sourire désolé, il me demande :

- *Which one?* Laquelle?
- *I don't know.* Au hasard, celle-là.

Je désigne du doigt la pauvre malheureuse qui va se faire éventrer, et c'est parti. Il l'ouvre en deux, et *re-fuck*, en ressort des graines. Je ne sais pas de quoi exactement, il me l'a dit

pourtant, mais j'avais déjà du mal à comprendre le mot « graine », alors une sorte de graine...

Toujours aussi peiné à l'idée de m'annoncer ce qu'il allait m'annoncer, il m'annonce :

- Désolé, mais vous ne pouvez pas les garder. Vous avez deux solutions : soit vous les réexpédiez en France, soit on les détruit. Mais en aucun cas vous ne pouvez les faire entrer sur le territoire.

Moi qui m'étais refusé à prendre avec moi choux-fleurs et carottes au départ de Paris, pour éviter ce genre de souci bien sûr, j'étais loin d'imaginer que mes balles allaient poser des problèmes.

Bon, il faut prendre une décision.

Réexpédition, La Poste et ça me coûte un œil.

Ou poubelle. C'était un cadeau, ça fait mal au cœur, mais je ne veux pas devenir borgne.

ON Y EST

Dans le hall de l'aéroport, on retire nos premiers dollars australiens. On regarde les têtes imprimées dessus. Il va falloir s'habituer à ces trognes. En même temps, je ne saurais même pas dire ce qu'il y a exactement sur les billets de 5, 10 et 20€.

On fourre les billets dans une ceinture de voyage munie de fermeture éclair et mini-poche-planque-à-argent, et on sort de l'espace climatisé qu'on n'a pas quitté, en y réfléchissant bien, depuis l'entrée dans l'aéroport de Hong-Kong. L'arrêt de la navette qui va nous emmener en ville est juste en face.

On se pose sur un banc.
Il fait chaud.
Plein soleil.
On se sourit.
On y est.
On s'embrasse.
C'est de la balle.

D'autres personnes attendent la même navette, certains sont Australiens de retour chez eux, et d'autres, on ne peut pas se tromper, arrivent tout juste. Je pense qu'on a dû se faire identifier aussi en tant que touristes.

La navette arrive, le chauffeur demande à tous les passagers leurs destinations, on baragouine « *Coffee Palace backpacker, Grey Street, Saint Kilda* », il fait le trajet dans sa tête et arrange les sacs dans l'ordre inverse de sortie des occupants du bus.

Le trajet est assez ordinaire, autoroutes, ponts, agglomérations, façades, feux, croisements, piétons, bâtiments, embouteillages, klaxons. Banal peut-être, mais pas banal du tout car en Australie!

PRENONS NOS MARQUES

On arrive à Saint Kilda, quartier de Melbourne très animé et proche de la plage. Le chauffeur nous dépose au coin de Grey Street et Fitzroy Street, on décharge les bagages. *See ya*, 20\$, cinquante mètres à faire pour atteindre l'auberge de jeunesse, nouvelle épreuve.

On avait réservé sur Internet, avant le départ, pour assurer un minimum nos arrières. Quelques jours, histoire d'arriver sereins, de repérer les lieux et de s'y acclimater.

On entre, chargés comme des mulets, avec la réservation en main. Le bâtiment paraît assez vieux, des flyers, des vieux magazines de musique, de sport sont étalés sur les quelques marches qui mènent au comptoir de l'accueil, en bois, et repeint très certainement par des membres d'une communauté hippie.

- *himate, oareudoin?*

Le gars de l'accueil essaie de communiquer. Dans une langue bizarre. Ça doit être de l'anglais. Quoique. Il doit avoir 25 ans, habillé très relax, T-shirt manches courtes orange, pantacourt gris clair, tongs, et je trouve qu'il s'accorde parfaitement avec la déco.

- Heu, *Hi! We got a reservation for three nights.*

- *OK, letmeseeyourpaper.*

Yaaaah. Pire qu'à l'aéroport. C'est bien de l'anglais? C'est dans ces moments que vous repensez à Mme Dufresne, votre prof d'anglais au lycée qui vous disait l'anglais « vous sera très utile plus tard, mais vous ne vous en rendez pas compte ». En effet, je ne m'en rendais pas compte.

Le gars regarde la feuille qu'on lui tend, check sur ordinateur la validité de la réservation, nous pose les 2-3 questions qui nous font bien comprendre qu'il a bien compris qu'on est des touristes fraîchement arrivés dans son pays, mais sans aucune prétention ni aucun dédain.

- *Didyoujustarrivedinmelbourne? Whereareyoufrom?*

On gère une réponse qui lui convient. Il sort des clés d'un tiroir et nous les tend.

- *OK so, yourroomisonthesecondfloor, thereisabathroomperfloor, yougotthekitchenonyourleft, thebreakfastisservedbetweensevenandten.*

Ifyouhaveanyproblem, justcomehere.

- *Thanks!*

Vite, fuyons avant qu'il ne se rende compte qu'on n'a rien compris.

Au Québec, c'était un peu pareil, mais en différent.

Ici, c'est de l'anglais, si tu ne comprends pas, tu as une bonne excuse, ce n'est pas ta langue. Tu n'es pas censé bien la parler.

À Montréal, les gens te parlent en français. Enfin, en québécois. Et là, plus aucune excuse ne tient la route, même quand ta colocataire te dit « *Pis, tu vas-tu voir ta blonde? Oui? Mets donc ton chandail et tes mitaines, i fait frette en ostie as'soir. Tabarnac, moi je suis pognée icitte à écouter la TêVé et ses émissions plates. Anyway, cette fin de semaine, Jacques et ses chums organisent un parté dans leur condo, ça va être ben l'fun. Vous viendrez-tu? »*

OK, ce passage est volontairement exagéré, condensé et dépasse tous les clichés concernant le québécois. Mais tout de même, bonne chance et débrouille-toi. Le pire, c'est que les Québécois comprennent tout ce que disent les Français! Normal? C'est eux qui ont les expressions, l'accent, et pas nous? Ça, c'est juste une affaire de point de vue!

Reprenons. J'ai cru comprendre que c'était au deuxième étage, et sur la clé, il y a le numéro 47. On va bien finir par trouver. L'escalier est juste en face du comptoir d'accueil. Demi-tour, on monte, un long couloir, la chambre est tout au bout. On a entraperçu une pseudo-salle de bains sur le palier, dont le sol était recouvert d'une immense flaque d'eau. J'espère qu'il y en aura d'autres.

La chambre est spartiate : du lino usé au sol, un lit en tubes métalliques et une penderie sans porte. On pose les sacs, la fatigue se fait sentir, et c'est compréhensible. Petit calcul : on s'est levés à 8h le 16 février, à Paris, décollage à midi. Atterrissage à Hong-Kong à 21h heure française. 12h d'escale à

arpenter ce petit bout de Chine, puis 9h de vol jusqu'à Melbourne. On ajoute à ça environ 3h de *débarquement-bagages-douane-navette-check-in-à-l-auberge* : date et heure française, on est le 17 février et il est 21h. *Ouch*. Les quelques assoupissements dans l'avion n'auront pas suffi à nous reposer. Comme c'est étrange.

Mais pas de sieste de prévue! Non, car ici, il est tout juste midi. Il faut se forcer et tenir encore au moins jusqu'en début de soirée, sinon le décalage horaire sera encore plus dur à encaisser.

On est un peu *zombie* jusqu'au soir, la journée se passe, on flâne dans le quartier. La nuit est salvatrice.

* * *

Le lendemain, le petit dèj nous passe sous le nez. Il y avait des crêpes au menu, savoureux mais en quantité trop limitée. On s'est levés trop tard, et les gloutons plus matinaux ont tout avalé. On se rabat sur quelques toasts-confiture et du jus d'orange, c'est déjà bien.

On profite de notre arrivée pour aller visiter un peu Melbourne, et passer des journées assez tranquilles, à flâner dans les rues. Melbourne est une jolie ville, aux multiples architectures. Mais comme toutes les villes australiennes, ça n'a pas le charme des vieilles villes européennes. Ce n'est pas moins agréable, c'est différent. Ça tombe plutôt bien en fait, on n'a pas fait 17000 km pour voir des vieilles villes charmantes européennes!

Le centre ville est un immense quadrillage, toutes les rues sont perpendiculaires et parallèles. Rien de tel pour se repérer. Même avec le sens d'orientation d'un poulet aveugle, il est assez facile de se situer.

On se place par rapport aux lieux stratégiques, le centre d'affaires, la gare, les jardins municipaux, les lignes et les arrêts de tramway. On grignote des sandwiches achetés dans un 7 *Eleven*, chaîne d'épiceries présente à presque chaque coin de rue. Les journaux d'un kiosque annoncent de nouvelles taxes en approche, et parmi les cartes postales exposées sur la devanture, une retient notre attention : on y voit la carte de l'Australie, à l'intérieur de laquelle l'Europe entière y est casée. Les distances ici n'ont absolument rien à voir avec celles que l'on connaît chez nous, et il va falloir s'y habituer. D'Est en Ouest ici, de la Roumanie au Portugal sur le vieux continent.

On est bien, tout va bien.

PREMIÈRE ANNONCE

Dans tout backpacker -ou auberge de jeunesse- qui se respecte, on peut trouver dans les couloirs ou dans le hall d'entrée des tableaux d'annonces. Les gens viennent y punaiser offres d'emploi, ventes de voitures, de vans, propositions de covoiturage, ou « *lifts* », en anglais. Une fin d'après-midi en rentrant, une en particulier nous interpelle.

*A Frenchy and a Dutchy
looking for people to go to Shepparton
to pick pears
Share fuel and fun!
Room 45 or Call Marteen or Simon
04.45.....*

Annonce typique. Deux gars proposent leur voiture, mais cherchent d'autres gens pour partager les frais de transport. Pour aller travailler dans une ville réputée pour ses emplois saisonniers de cueillette de fruits.

Analyse rapide : on galère bien en anglais, il est hors de question d'aller au front maintenant, et de postuler pour un poste au McDo ou en restaurant. Je vois d'ici la conversation avec un client très patient.

- *Illhaveaslicedpotatoesbakedwithmilkandbrownedontop withasaladplease.*
- *Excuse mi?*
- *Isaid,*
Illhaveaslicedpotatoesbakedwithmilkandbrownedontop withasaladplease.
- *I'm rili sori, I'm French and it's my feurst dé ir. Could you ripit plise?*
- *Oknowoorries. Isaid,*
Illhaveaslicedpotatoesbakedwithmilkandbrownedontop withasaladplease.
- *OK... Could you show mi on ze menu, I would appreciate.*

Même votre petit accent sexy de Français-qui-balbutie-de-l-anglais ne vous sauvera pas. Trois fois, ça devient agaçant pour tout le monde.

Le job de cueillette à la ferme nous paraissait donc assez adéquat. Pas de blabla inutile, un Français dans le lot, de quoi démarrer en douceur.

PREMIERS CONTACTS

On trouve Pierre le soir même. C'est un petit Français, cheveux frisés, petites lunettes rondes sur petit visage rond. La conversation s'engage, en français *of course*. Il nous dit qu'ils n'ont pas encore trouvé de gens intéressés, on est les premiers à lui demander, donc pas de souci. Jeroen son compagnon d'aventure du moment nous rejoint. Rien à voir avec Pierre : grand, fin, blond, yeux bleus, un anglais assez parfait, extraverti et sûr de lui. Les deux paraissent très sympas, et motivés, on est quatre pour une voiture : impeccable. Rendez-vous demain en fin d'après-midi pour charger la voiture.

Le lendemain, une Italienne prénommée Laura se manifeste également, et serait très intéressée à l'idée de venir avec nous. Une demi-heure plus tard, tout est arrangé. On se serrera à l'arrière. Elle nous présente à ses *roommates*, ses compagnons de chambre. On nous offre notre premier vin australien, tiré directement d'un bon carton de 5 litres. On sympathise très rapidement avec Evan, un autre Hollandais, grand blond aux yeux bleus également. Mais il faut avouer qu'à ce moment du voyage, je ne me sens pas très à l'aise. Tout le monde autour de nous se montre très accueillant, mais l'anglais a beaucoup de mal à rentrer. Il faut sourire et faire *oui* de la tête pour ne pas paraître trop largué. C'est du sport.

Tous ces gens, qui sont là depuis plus longtemps que vous, savent comment ça marche ici. Trouver du boulot, les petites combines, les bons backpackers, les lieux vus et à voir. Vous ne le savez pas encore, mais dans quelques mois, ça sera à votre tour de rencontrer des débutants à qui vous expliquerez votre voyage!

La voiture de Jeroen est garée dans une rue en face du backpacker. Au départ, c'était une Ford break. Mais il l'a bien arrangé à sa sauce pour pouvoir notamment dormir à l'arrière, presque comme dans un vrai lit. Un impressionnant *roo-bar* (= kangaroo-bar = un pare-kangourou. C'est comme un pare-buffle, sauf qu'ici, on n'est pas au pays des buffles) trône à l'avant.

On jette tous nos sacs sur le toit, et on ficelle le tout sous une bâche. Jeroen agence l'intérieur et après dix minutes, son lit a disparu et une banquette trois places tout confort l'a remplacé.

On embarque, on démarre, une pause par le Pizza Hut du coin, c'est parti.

La route est tranquille, on fait un peu mieux connaissance, on pratique l'anglais. Laura est à l'aise en anglais mais on sent que ça n'est pas sa langue maternelle. C'est plutôt rassurant pour nous, et ça décontracte une situation qui, il faut l'avouer, n'était pas très tendue de toute façon. Expressive, démonstrative et franche : Laura est bien italienne.

On s'arrête sur un petit chemin de terre, en contre-bas de la route, à quelques kilomètres de Shepparton. Jeroen dormira dans sa voiture, on plantera les tentes.

Jeroen a tout le matériel nécessaire pour faire la cuisine. Enfin, « pour cuire des aliments » serait plus approprié. Gaz, casseroles, poêles, assiettes, couverts.

On sort les chaises de camping, on mange sur nos genoux en parlant de chauves-souris, de serpents, d'araignées et d'autres animaux amicaux : la première nuit à même le sol se passe avec une petite appréhension, on entend quelques petits bruits, mais rien de bien flippant au final.

Au petit matin, on improvise une toilette, un petit déjeuner et on range tout pour partir vers la ville. On trouve un plan près

de l'office de tourisme, puis un bureau du travail qui nous renseigne sur les fermes du coin. On aperçoit près des fermes concernées, au bord des routes, des panneaux en bois « *Pickers Wanted* » (« on recherche des cueilleurs de fruits ») : on est sur le bon chemin.

On s'arrête dans une de ces fermes, un petit monsieur d'environ cinquante ans, la peau rongée par autant d'années de soleil nous reçoit. Jeroen sera notre interlocuteur, de toute façon, on ne comprend quasi-rien. Une dizaine de minutes de négociations plus tard, on est engagés. Rendez-vous demain matin 6h.

On profite de l'après-midi de libre pour ouvrir un compte chez ANZ, une des plus grandes banques australiennes, aller faire les courses pour la semaine à venir, écrire un ou deux e-mails au pays et installer notre nid douillet des prochaines nuits. La ferme nous prête un petit terrain, à quelques kilomètres des vergers, pour y installer nos tentes. De la route goudronnée, quelques mètres de chemin de terre nous amènent près d'une petite maison en pierre. Tout autour, une bande d'une dizaine de mètres d'herbe un peu jaunie par le soleil, et 2-3 arbres font semblant de faire de l'ombre. La petite maison a tout le confort des grands hôtels : un frigo, deux plaques de cuisson, et sur un sol de béton, deux coins douches séparés pour isoler les filles des garçons.

Le soir arrive, on fait à manger tous ensemble, Laura dirige tout de même un peu les opérations pendant qu'on trinque à nos premières bières *XXXX Gold*, à notre première journée couronnée de succès, à notre premier boulot.

PREMIÈRE CUEILLETTE

Le lendemain matin, on est prêts à en découdre. Motivés comme jamais à l'idée de travailler pour la première fois dans un pays inconnu. On arrive à la ferme à l'heure, Patrick -qu'on avait vu la veille- vient à notre rencontre, « *hi ev'rybody, how are y'goin?* », et nous tend des sacs en tissu munis de sangles. Il grimpe au volant d'un tracteur bleu sans cabine des années cinquante, qui tracte six petites remorques sur lesquelles sont posées six grosses bins. Voilà donc ce qu'on va devoir remplir! Des grosses caisses cubiques en plastique, pouvant accueillir environ 360 kilos de poires.

Salaire : 26\$A la caisse. « *the more you pick, the better* ». La paie est donc indexée sur l'efficacité, et non sur le volume horaire passé dans les champs.

Sur les caisses, posées en équilibre assez précaire, des échelles en fer orange. On embarque à notre tour dans les mini-wagons de ce mini-train, et Patrick nous conduit aux poiriers. Il se gare entre deux lignes d'arbres.

Il nous montre comment porter notre sac contre le ventre, comment passer les sangles derrière la nuque et sur les épaules, comment le boucler pour pouvoir le remplir, et comment relâcher le fond pour vider son contenu dans la bin. Il nous explique la façon d'installer les échelles dans les arbres, et même la façon de cueillir les poires! C'est tout un art, car il ne faut surtout pas laisser la queue sur l'arbre, mais la laisser sur le fruit. Ça pourrit moins vite. C'est meilleur pour le commerce et l'exportation.

Jeroen, Pierre, et Laura travailleront chacun pour eux, Aurélie et moi remplirons les mêmes bins.

Pendant une semaine, on a écumé les arbres, un peu plus rapidement chaque jour, sous un soleil de plomb, 10h par jour, en déplaçant des échelles trop lourdes pour les filles, portant des besaces de poires de quinze kilos sur les épaules. Quand une caisse était pleine, Patrick y marquait le nom de son auteur, l'embarquait et la remplaçait par une vide qu'il fallait garnir à nouveau... Pour nous donner du courage, on avait la voiture de Jeroen et sa radio. Je n'entendrai plus jamais « *Rich girl* » de Gwen Stefani de la même manière.

En cinq jours, à deux, on a dû remplir une vingtaine de bins. Ça ne fait pas beaucoup, mais il faut positiver, pour un tout premier job, c'est déjà pas mal. 500\$A, moins les taxes, moins les commodités de notre camping sept étoiles, moins les bières qui nous donnaient du courage, il ne reste plus grand chose. Après avoir reconsidéré tous les tenants et aboutissants, on prend la sage décision de mettre un terme à cette expérience.

Finalement, on a gagné l'argent qui nous a permis de venir à Shepparton, vivre une semaine, faire une grosse fête en boîte le samedi soir (je n'entendrai plus jamais « *I can't wait for the week end to begin* » de la même manière), rentrer au campement en taxi et rentrer à Melbourne.

HOTEL AUSTRALIA

Retour au point de départ donc, et retour là où on connaît déjà : Saint Kilda. On redescend en backpacker, mais le premier n'ayant pas laissé une impression impérissable, on décide de changer un peu. On s'installe à l'Oslo Hotel, sur Grey Street également. Plus précisément, il doit se trouver à cinquante mètres du Coffee Palace.

C'est un endroit sympa et original, avec plusieurs bâtiments qui communiquent entre eux par des couloirs et des passerelles en métal, des escaliers à droite à gauche qui amènent vers des demi-étages. Un peu labyrinthe, particulier, étonnant.

S'il fallait définir ce qu'est exactement un backpacker, je dirais « *endroit plus que convivial où se rencontrent des jeunes -et moins jeunes- de tous les pays qui voyagent et se débrouillent avec les moyens du bord pour parler anglais, cuisiner et faire la fête* ».

On découvre un peu mieux ici à quoi peut ressembler la vie d'un backpacker : des Suédoises affalées dans des canapés de récupération regardent la TV, pendant que des Allemands lisent des magazines sur les sports extrêmes, pendant que des Irlandais parcourent les petites annonces d'un journal local à la recherche de travail, pendant qu'un couple d'Anglais prend des notes dans un calepin en scrutant le panneau de liège du hall d'entrée, pendant que trois Italiens mangent des pâtes sauce bolognaise dans la cuisine, pendant que d'autres Italiens préparent d'autres pâtes dans cette même cuisine, pendant que deux Danois font griller des toasts pour leur petit-déjeuner, pendant qu'un groupe de Japonais boit des bières australiennes à côté du barbecue dans la cour.

Les frigos sont remplis de sacs en tissu vert, tous identiques. Les voyageurs les utilisent pour aller faire leurs courses, et les mettent directement dans le frigo, pour ne pas mélanger les affaires de chacun. Des tiroirs portatifs, en quelque sorte. Toute cuisine de backpacker a forcément une étagère ou un coin de meuble où se trouve la « *free food* », ou nourriture gratuite, en libre-service. Les voyageurs qui quittent l'auberge y laissent les provisions qu'ils ne peuvent pas emporter avec eux : riz, pâtes, sel, poivre, épices, sauces en tous genres, moutarde, ketchup, huile, vinaigre, etc. Des ingrédients nécessaires pour cuisiner, mais qu'on n'a pas spécialement envie d'acheter en sachant qu'on va les utiliser cinq fois en tout et pour tout. Très pratique.

La lessive d'un backpacker est également assez folklorique. Au mieux, deux machines à laver sont mises à disposition des résidents, et quelques cordes parcourent la cour arrière en guise d'étendoir. Les caleçons des Espagnols sèchent à côté des strings des Norvégiennes. Tout un tableau.

L'ambiance détendue qui y règne va généralement de pair avec l'humeur des employés qui font tourner la boutique. Un soir vers une heure du matin, tout est calme, seul un couple d'amoureux regarde la TV. Avant d'aller nous coucher, on s'arme de nos brosses à dents, on quitte la chambre direction la salle de bain.

Fuck.

Trop tard.

Fermeture à clé automatique des portes. Les clés en question sont à l'intérieur.

On essaie d'ouvrir, de forcer un peu, ça ne bouge pas. La fenêtre de la chambre est fermée elle aussi.

Bon. Un rapide inventaire de nos poches respectives ne donne rien de probant, rien ne s'apparente à une clé, un trombone ou une carte bleue. Je mets quiconque au défi d'ouvrir une porte avec un paquet de mouchoir en papier à

moitié plein, une brosse à dent et un tube de dentifrice. Seul Richard Dean Anderson n'a pas le droit de jouer.

On secoue la poignée une dernière fois, et on se résigne à aller réveiller le patron. Il dort depuis un moment, on frappe à sa porte. Une deuxième fois, on entend bouger.

- *Coming...* Voix grave, lente et inarticulée. Il dort encore.

Trente secondes plus tard, la porte s'ouvre, un zombie torse nu décoiffé apparaît. On explique.

- *Sorry, sorry, but we left the keys inside the room, and the door is locked, sorry.*

- *Oooh.* Il se gratte la tête. *Which room?*

- *27.*

- *OK. Give me one minute.*

Une minute pour enfiler un T-shirt froissé et fouiller dans un tiroir à la recherche des clés de l'accueil. Il descend, on le suit en répétant des *sorry* qui de toute façon n'ouvriront pas notre porte par magie. Il ouvre le bureau d'accueil, un autre tiroir et en ressort un double de nos clés. Demi-tour à notre chambre, clic, clac, entrez c'est ouvert! On lui dit *thank you* environ autant de fois que *sorry* auparavant.

- *No worries mates, happens sometimes.*

Ça arrive, oui, mais c'est gênant. Il repart à sa chambre. Zen les Australiens. On se souhaite bonne nuit et dormez bien, mais quoi qu'il en soit, je doute qu'il ait été réellement réveillé durant ces cinq dernières minutes.

TASMANIE

Saint Kilda est l'endroit branché de Melbourne, on y trouve toute sorte de commerces et la plage le jour, des bars, restaurants et discothèques la nuit. C'est un quartier débordant de vie et situé tout à côté de Albert Park, un parc -vous l'aurez deviné- très étendu où se déroule notamment le Grand Prix de Formule 1 d'Australie. Le 6 mars. Dans deux semaines. Le gérant nous prévient que les tarifs des chambres vont doubler pendant la semaine précédant la course, car hôtels, auberges de jeunesse, camping, et tout ce qui peut héberger des gens à Melbourne sont pris d'assaut à cette période. Le Grand Prix attire les curieux du monde entier, et j'imagine la transformation du quartier, les défilés de voitures de sport et de mannequins exquis.

Ça pourrait être très intéressant d'assister à ce spectacle et de participer à l'effervescence annoncée, mais on ne peut pas se le permettre. Quelques clics plus tard sur qantas.com.au, compagnie aérienne low-cost australienne et notre vol vers la Tasmanie est réservé. Petite île située au sud de Melbourne, d'une superficie approchant celle de l'Irlande, c'est un état à part entière de l'Australie réputé pour sa nature verdoyante et préservée.

Laura, avec qui on est restés en contact, décide de venir aussi. On n'aura pas le même vol, mais on s'attendra à l'aéroport de Launceston.

* * *

Le vol dure une heure, on peut jeter un coup d'œil par le hublot et admirer la côte victorienne, le détroit de Bass, et les

prairies tasmannes. Les vols courte durée ont cet avantage, l'altitude reste assez faible pour pouvoir profiter du paysage.

Atterrissage, bagages, Laura, navette. On s'arrête au centre de Launceston, seconde ville -par la taille- de Tasmanie. Les rues sont toujours aussi parallèles et perpendiculaires, mais rien à voir avec Melbourne. Beaucoup plus petit, plus bas, plus calme.

On trouve deux chambres au Irish Murphy's, un pub-hôtel-restaurant typiquement irlandais. Il y a une petite cuisine commune pour les résidents, et une salle à manger avec une télévision dans un coin, un canapé et deux fauteuils en cuir couverts de napperons brodés.

La première journée se passe tranquillement, on se ballade. Reposant. Le lendemain, on commence à s'intéresser aux agences de location de voitures, pour avoir quelques tarifs et envisager un tour de l'île. Aurélie et moi trouvons un break pour la semaine dans une agence familiale, avec tout le matériel de cuisine-en-camping nécessaire, Laura trouve un Gallois, Andrew, pour nous accompagner et partager les frais.

Les premières minutes au volant sont assez épiques. Et pour cause. En Australie, on roule... à gauche. Pas simple pour un petit Français. Le conducteur tient le volant, mais le passager est tout aussi attentif.

Échantillon des habitudes à prendre : évidemment, on roule côté gauche, le volant est à droite, les ronds-points sont à prendre dans le sens des aiguilles d'une montre. Mais ce n'est pas tout : boîte de vitesse main gauche, clignotants et phares main droite, essuie glaces main gauche. Je ne vous dis pas combien de fois j'ai essuyé mon pare-brise avant un carrefour à gauche, et combien d'appels de phares j'ai faits en voulant enlever les insectes du pare-brise.

On fait quelques courses, on charge la voiture, on est partis pour un tour de Tasmanie. Aurélie est au volant et je suis tourné vers l'arrière, faisant tant bien que mal connaissance avec Andrew. Mais mon anglais de débutant ne le motive pas à discuter pendant des heures (*des minutes* serait plus approprié). Heureusement il existe un équilibre dans l'Univers et Laura a toujours une histoire à raconter.

On file vers l'est, la terre est sauvage, nature, et la côte est magnifique. Je m'étais représenté la Tasmanie et son aspect vert, mais j'étais loin de l'image de ses plages de sable blanc, éclatantes, désertiques, sublimes.

L'île étant plus au sud, la température y est bien plus basse qu'à Melbourne. En effet dans l'hémisphère sud, tout est inversé : la chaleur se trouve au nord, l'automne commence en mars et l'eau dans un évier s'écoule dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. Un léger vent océanique nous oblige à porter l'unique veste que l'on a apportée dans nos bagages. On s'abrite derrière d'imposants rochers posés à la limite de la plage pour manger des sandwiches de *corned beef*, les pieds dans les baskets dans le sable.

BESTIOLES

On erre la journée entre collines verdoyantes, modestes villages de maisons en bois blanc et bord de mer. Avant la tombée de la nuit, on s'arrête au hasard d'une route de campagne, croisant un chemin de terre première classe s'enfonçant dans la forêt. On cuisine les quelques victuailles achetées un peu plus tôt, avec le rudimentaire matériel tiré du

coffre de la voiture : réchaud, poêle, casserole, assiettes, verres et couverts en plastique. Assis en tailleur dans l'herbe haute bordant le chemin, les assiettes sur les cuisses, on déguste. C'est goûté.

La nuit tombe, la fatigue plane au-dessus de nos quatre têtes, la vaisselle attendra demain. Comme de grands seigneurs, on laisse la voiture et ses sièges inclinables tout-confort à Laura et Andrew. On décide de monter la tente fournie également avec la voiture, à quelques mètres de là. On se lave les dents à la lampe de poche, on se couche, la nuit est belle, les sacs de couchage sont douillets, tout va bien.

Sauf que.

Je me réveille en pleine nuit et jette un coup d'œil à ma montre, l'esprit embrumé. Une heure. Je me retourne vers Aurélie.

Des bruits de pas à proximité. Oh oh.

Ce que j'estime être de la taille d'un petit chien marche lentement, tout autour de la tente, intrigué sans doute par cet étrange abri à intrus.

Je ne bouge plus d'un pouce. Les oreilles et les yeux grands ouverts, je me tiens prêt à en découdre. Je ne préférerais pas avoir à en arriver là, car Aurélie dort. Je ne veux la réveiller à aucun prix. Gentleman avant tout.

OK, ironique. Et flippé.

Après quelques minutes de ronde, notre assaillant pacifique à quatre pattes juge qu'on n'est finalement que d'inoffensifs dormeurs et décide de passer son chemin. Très bonne idée.

Quelques heures plus tard, récidive. La première expérience de bestiole inconnue en approche a placé mon sommeil en état d'alerte maximum, et je suis à nouveau réveillé par des bruits dans l'herbe sèche. Cette fois-ci, ce ne sont pas des pas, mais plutôt... des glissements. Certainement un serpent.

Un serpent??

Un serpent!! Ouh bordel. En Europe, les serpents ne sont pas des animaux très amicaux, certes, mais ici, ils sont carrément mortels. Pas tous, mais un nombre suffisant pour faire effondrer mon degré de sérénité comme un château de carte construit sur des sables mouvants.

Qu'est-ce que je fais? Aurélie dort encore et c'est tant mieux. Mon cœur s'accélère franchement, mes yeux s'écarquillent pour ne manquer aucun détail de la nuit noire, je replie mes jambes, position du fœtus, je me colle à Aurélie en espérant qu'elle me protégera des méchants.

J'attends. Hagard.

Les glissements se déplacent vers l'avant de la tente. Les fermetures Éclair de la tente sont poussées à fond. J'ai vérifié et revérifié à mon premier réveil nocturne. J'aimerais re-révérer une nouvelle fois, mais je n'ose pas tourner la tête. Je limite mes mouvements au battement des paupières et au gonflement des poumons.

J'attends. Des instants qui paraissent des heures.

La fine toile nous séparant du monde hostile extérieur n'est pas un gage de protection. J'en suis convaincu, et je croise les doigts (façon de parler, car je le rappelle : je ne bouge plus) pour que le serpent, lui, le soit moins que moi.

J'attends.

Aurélie dort profondément.

J'attends.

Le visiteur a fait un tour complet de la tente.

Finalement, il échoue à trouver la moindre brèche dans notre forteresse, fait sans doute la même analyse que notre ami de début de soirée, et s'en va. Enfin. La nuit retrouve son calme absolu et progressivement, mon rythme cardiaque reprend sa cadence ordinaire. Il me faut beaucoup plus de temps pour me rendormir. Le sommeil ne sera pas profond.

Animaux inhospitaliers, *first round*.

* * *

Le soir suivant, on s'arrête dans une petite clairière pour y passer la nuit. Les filles commencent à sortir la nourriture, les gars vont couper du bois pour le feu. Le crépuscule est déjà bien avancé, on s'arme de lampes frontales avant de pénétrer dans la forêt pour y ramasser quelques branches mortes. On ne voit plus grand chose. Je tombe sur une grosse branche qui serait parfaite pour maintenir le feu allumé une bonne partie de la nuit. Je la saisis à deux mains et commence à tirer vers moi pour l'extirper d'un buisson, mais je sens comme un frôlement sur ma main droite. Je sens qu'un insecte se promène à la base de mon pouce, et en un instant, je sens qu'il me pique. Je lâche prise et secoue ma main dans tous les sens, réflexe. L'assaillant n'est plus là, mais la douleur, oui. À la façon de marcher sur la peau, je pense qu'il devait s'agir d'une araignée.

Une araignée.

Une araignée??

Une araignée!! Ouh bordel. Je me souviens avoir lu, avant de partir, le chapitre « *Dangers en Australie* » de mon guide du Routard. Je me souviens, dans les grandes lignes, qu'il parlait d'araignées.

Je reviens à la clairière, et annonce ma mésaventure aux autres, je sens que la piqûre fait de plus en plus mal. On regarde de plus près, éclairant la morsure à la lampe torche. C'est tout petit, et en effet, l'insecte en question ne m'a pas paru très grand. Cinq minutes plus tard, la douleur gagne quelques doigts. Je me décide à aller fouiller la voiture et à sortir le guide en question pour retrouver ce *fucking* passage sur les animaux non fréquentables du pays.

Introduction : « *On compte environ 1500 espèces d'araignées en Australie, dont deux d'entre elles sont*

mortelles ». Ça serait quand même vraiment pas de bol, mais bon, une chance sur 750 finalement.

Suite : « *Ces deux espèces sont la Red Back (reconnaissable grâce à un trait rouge sur le dos), et la Funnel Web Spider, qui ressemble à une tarentule* ». Il faisait nuit, je n'ai absolument pas vu mon agresseur.

Autre extrait : « *En cas d'accident, faites-vous immédiatement injecter du sérum anti-venin* ». Bien sûr, on n'en a pas. Ça ne serait pas drôle, sinon. Et bien sûr on se trouve à environ cinquante kilomètres de toute âme qui vive. À combien de toute âme qui possède de l'anti-venin?

Enfin, la meilleure partie : « *En cas de morsure, la zone atteinte devient douloureuse, engourdie. Puis le venin se propage vers le corps et le membre complet s'endolorit. Après quelques heures, le corps entier ressent les mêmes effets. Viennent ensuite maux de tête et vomissement, pouvant mener à la perte de connaissance, et enfin, à l'œdème cérébral.* »

Ça fait peut-être vingt minutes que la sale bête m'a lâchement attaqué, et il faut reconnaître que ma main droite commence à s'engourdir. Ce bouquin m'a foutu les jetons, et je ne sais pas trop quoi faire. Ce n'est pas insupportable, mais le stress commence à sérieusement s'installer. On est loin de tout, il ne faut pas s'affoler pour rien et attendre un peu.

Attendre.

Attendre les effets suivants pour paniquer un peu plus tard.

On n'est pas inconscients, après tout, la mort n'arrive qu'une douzaine d'heures après la morsure. Si ça se dégrade, on aura le temps de foncer à l'hôpital, non?

On mange, l'engourdissement atteint à peine la moitié de l'avant-bras. Je reste serein devant les autres, mais je n'en mène pas large.

À la fin du repas, on me demande si ça va, je réponds oui, et c'est vrai que ça n'évolue plus. Cela va faire plus d'une heure et

demie et j'ai l'impression que la douleur commence à se dissiper petit à petit. Je ne suis quand même pas complètement rassuré, mais on va se coucher, fatigués par la tension nerveuse qui pèse depuis un moment. Je m'endors non sans mal, mais avec le sentiment qu'il n'y a plus de raison d'angoisser. L'évolution est rassurante. On n'ira pas aux urgences ce soir.

Le lendemain, il fait beau, il fait bon, les oiseaux chantent, le feu est éteint et je ne sens plus rien. Un coup d'œil sur ma main, je distingue à peine la morsure d'hier. Bien joué les défenses immunitaires, mais on va me traiter de fabulateur et de menteur.

Animaux inhospitaliers, *second round*.

* * *

Après un bon petit dèj de bord de route, on continue notre avancée vers le sud, la côte est très jolie, nature, sauvage.

Le stop suivant a lieu à Bicheno, petite ville côtière à proximité de Freycinet.

On s'arrête dans une auberge de jeunesse en début de soirée. Tout le monde descend de voiture, on décharge les sacs, et j'oublie d'éteindre les phares, mais ça, je ne le sais pas encore. On cuisine et on rencontre un Américain très sympathique. C'est le seul Américain qu'on verra de l'année, son peuple n'est pas très voyageur, d'après lui. Paradoxal pour un pays qui s'est construit grâce à l'immigration. On discute pas mal, même de politique. Quand vous avez Walker Texas Ranger comme président, forcément, ça amène le débat sur la table. On joue aux cartes, la soirée se passe, la batterie se vide paisiblement.

Le lendemain, vous avez compris le dilemme. Impossible de démarrer. Un numéro de téléphone est inscrit sur le contrat de location, utile en cas de panne en tout genre. On appelle et en moins de vingt minutes, le garagiste du coin, partenaire de

notre agence, arrive avec tout le matériel nécessaire. Il fait des miracles et la voiture est de nouveau sur pied. Vive l'esprit de service australien!

* * *

Le jour suivant, on arrive à Coles Bay, petite ville point d'entrée du Freycinet National Park. On s'est préparés pour une randonnée de deux jours, avec camping en pleine forêt. Barres de céréales, 2 paquets de 8; fruits secs en sachet, 3 exemplaires; une boîte de raviolis, 2 de maquereaux; soupes déshydratées, 2 sachets; du pain, du fromage, de l'eau, du vin, un réchaud à gaz, une lampe frontale, du répulsif à insecte, quelques aspirines, on a bien sûr notre tente et nos sacs de couchage. On gare la voiture sur un parking à l'entrée du parc, sac sur le dos, *let's go*.

La marche est très agréable, le soleil donne mais il ferait presque frais à l'ombre des arbres. Le terrain est vallonné, et offre de superbes points de vue sur l'océan.

En chemin, on fait la rencontre de nos premiers wallabies, animaux emblématiques du pays. Ils ressemblent beaucoup à des kangourous, mais sont plus petits. Une soixantaine de centimètres de haut, alors que leurs cousins plus connus peuvent atteindre le mètre quatre-vingt.

À vrai dire, ce ne sont pas réellement les premiers que l'on croise. Les premiers *en vie* serait plus juste. C'est très triste à dire, mais les bords de routes de Tasmanie regorgent d'animaux écrasés. Un tous les kilomètres serait à peine exagéré. C'est frappant et triste au départ, et cela devient presque anodin au bout de quelques jours.

Ceux-ci sont bels et bien vivants et tiennent à le rester. Ils ne se laissent pas approcher et fuient comme des lâches, mais on parvient tout de même à voler 2-3 photos.

La nuit approche, il y a un refuge à 200 mètres de la côte. Laura et Andrew y dormiront, mais on préfère planter la tente à quelques mètres de la mer, sous les arbres. Ça sera bien plus romantique.

Le soleil se couche, je tente d'immortaliser ce moment, mais là, c'est le drame. L'appareil photo d'Aurélié fait des siennes, impossible de garder l'objectif ouvert. Il s'ouvre et se ferme aussitôt. Je le triture quelques minutes, change les piles, modifie les options, sort la carte mémoire, souffle dans ses entrailles. Rien n'y fait. Cassé. Ce seront nos dernières photos de Tasmanie, le reste sera dans la tête.

On va manger avec nos *randomates* au refuge : il y a un évier, de l'eau non potable si non bouillie, une table en bois, quelques lits superposés et des couvertures au pied de chacun. L'odeur et la propreté des toilettes sèches ont l'art de vous constiper. C'est quand même bien d'être un mec et de pouvoir pisser contre un arbre.

On dit bonne nuit, on rejoint notre demeure et on s'endort bercés par le paisible flux des vagues.

Sérénité.

Quiétude.

Panique!! On se réveille en même temps en sursaut, qu'est-ce que c'est que ce bordel?? La lampe frontale, lumière, vite. On se parle tout bas.

- J'ai pas rêvé, j'ai bien entendu un truc?

- Ouiouioui moi aussi. J'avais l'impression que ça gra...

Ça gratte à la tente! Ce que j'imagine être deux pattes munies de griffes s'activent contre la toile, comme un chien creusant un trou dans le sol. Réflexe, un coup de pied part, accompagné du cri que ferait une adolescente devant un film d'horreur. Je ne sais pas trop si j'ai touché l'indiscret, mais on entend courir et s'éloigner.

La bouffe. On a de la bouffe dans nos sacs, et le vilain devait avoir faim. Je ne peux m'empêcher de me souvenir d'une

histoire que m'avait raconté ma colocataire canadienne il y a environ un an, à propos de randonneurs, de forêt au Québec, de sandwich au miel resté dans la tente, et de la visite d'un ours. Ça n'a pas le don de me rassurer. Quoique, on n'est pas au pays des ours.

Je jette un œil à ma montre : 1h40 du matin.

Nuit noire.

Nuit sans lune.

Si on reste là, « *ils* » vont revenir. Ce ne sont sûrement que des wallabies, mais bon. 1) je n'ai pas envie de me faire réveiller dans dix minutes (si j'arrive à me rendormir), et 2) on ne sait pas si ce sont des wallabies. Ce sont peut-être des monstres assoiffés de sang qui ne trouveront le repos qu'après un repas fait d'humains.

On sort de la tente, la lampe sur la tête.

Check à droite, *check* à gauche, personne.

Le décor autour de nous est flippant, des arbres, du vent dans les branches, un sol recouvert de feuilles et de bois mort, une tente, et une lumière faible qui s'agite. On se croirait dans la forêt de Blair, en plein tournage. Le romantisme a foutu le camp.

On retire les sacs à dos et les sacs de couchage de la tente, tente qu'on démonte dans la foulée, le tout sur le dos plié n'importe comment, direction le refuge. En pierre avec une porte en bois, ils pourront toujours venir gratter.

On entre sans faire de bruit, mais il n'y a personne. On dépose tout par terre et je prends bien soin de fermer la porte. On se couche dans un lit simple et on se cache sous les couvertures. Rien ne dépasse, on est à l'abri. La tension retombe. Notre bravoure nous fait sourire. Bonne nuit.

Animaux inhospitaliers, *third round*.

Au matin, on raconte notre péripétie à Laura et Andrew qui ont finalement dormi dans une tente, un peu plus loin. Eux apparemment n'ont pas été dérangés.

On reprend le chemin pour une nouvelle journée de marche. Un joyau de la nature s'offre à nous, sans doute une des plages les plus somptueuses du monde : Wineglass Bay. C'est un parfait croissant de sable blanc, entouré de montagnes basses débordantes de verdure, mais surtout immaculé, préservé de toutes traces humaines. Pur.

Pas de photo, il faut graver tout ça en mémoire humaine. Ce n'est pas très difficile.

Notre rando de deux jours complets s'achève avec un petit mal de dos. Pas facile de porter sa maison, pour des gens non préparés comme nous.

De retour à notre voiture, on met le cap vers Hobart, capitale de la Tasmanie, située au sud de l'état.

RENCONTRE DU TROISIÈME TYPE

En chemin, on traverse une petite ville, Swansea. Rien de bien extraordinaire ici, une supérette, une poste, un garage, un camping et des maisons, des lotissements, le bord de mer. Ville paisible d'un état paisible.

On s'arrête un instant pour acheter quelques provisions à l'épicerie, et on tombe sur une petite annonce :

For Sale
Mazda Van 1992

Engine OK, 350 000km
Bed for 2
All crockery, gas cooker
Camping gear
licensed in WA

\$A2000

Intéressant. Un van à vendre, avec un lit deux places, tout le matériel nécessaire pour cuisiner et camper, un vieux moteur certes, mais pas cher du tout.

On avait fait le calcul à notre arrivée. 65\$A en moyenne par nuit pour une chambre double en auberge de jeunesse : par mois, on arrive à environ 2000\$A. *Ouch*.

Amorti en un mois. Sans compter la location de voiture ou les tickets de bus qui passent également à la trappe.

On note le numéro de téléphone, et on va y réfléchir. On avait déjà vu des annonces sur le continent, mais ce prix là

défie toute concurrence. Cette ville n'est pas touristique et le passage de voyageurs y est limité. Ceci explique sûrement cela.

On continue notre route vers Hobart, notre précieuse petite annonce en poche. Oui finalement, au lieu de noter sagement le numéro de téléphone, on a préféré dégrafer la feuille. Éviter la concurrence et réduire les risques du bien connu syndrome « désolé-trop-tard-on-l-a-vendu-ce-matin ». Pas très fair-play, il faut le reconnaître.

Hobart est la seconde ville la plus ancienne d'Australie, après Sydney. Comme la majorité des villes du continent, elle a été fondée par des bagnards déportés d'Angleterre au XIXe siècle et des colons libres. Après avoir chassé les tribus aborigènes originelles, bien sûr. On n'a pas fini d'en parler, c'est un sujet sensible ici.

On fait halte au Pickled Frog Backpacker (traduisez par « *la grenouille marinée* » ou « *bourrée* », au choix. Personnellement, vu la population et l'ambiance des auberges de jeunesse, je pencherais plutôt pour la deuxième.) On y rencontre un petit groupe de voyageurs comme nous. Encore des Hollandais et encore des Français. On est présent, et bien présent à ce que je vois. On passe quelques soirées dans la salle commune, style Irish Pub avec banquettes et petits box en bois, à se raconter nos aventures respectives. Étant là depuis seulement environ un mois, on fait vite le tour de nos péripéties.

En journée, on se balade. L'ambiance est calme, reposante, et est bien à l'image de la Tasmanie.

* * *

Dimanche matin, le soleil brille de façon éclatante, la journée commence bien. On décide d'appeler les propriétaires

du van pour en savoir un peu plus sur la bête. Laura est là en soutien. Il va falloir parler anglais, au téléphone, pour avoir plein d'informations. Un gars très avenant nous répond. Bonne nouvelle, le van est encore à vendre. Tout ce qui était écrit sur le van est encore d'actualité, et il nous rassure sur le seul point qui nous faisait hésiter : le nombre de kilomètres au compteur. Il est mécanicien, et il a lui-même tout vérifié, le moteur ne nous lâchera pas. Parole.

On se donne rendez-vous cet après-midi, chez lui pour voir de plus près l'engin, et se parler de vive voix. On abandonne Andrew notre compagnon gallois, qui préfère rester encore un peu dans la région. Laura fidèle au poste nous accompagne.

On arrive en milieu d'après-midi, le van est garé devant la maison. On en fait le tour, c'est un Mazda E1800, blanc, un peu rouillé, avec une porte latérale coulissante et des rideaux.

Pour éviter de passer pour des rôdeurs, on va frapper à la porte, un couple nous ouvre.

- *Hi! Howareyou doin? So y'are the french couple interested in the van, aren't ya?*

Sounds fucking good mate. Je les adore déjà. Il va falloir traiter affaire avec eux, alors restons sur nos gardes.

Ted et Karen nous font entrer, se présentent. Ted n'est pas très grand, les cheveux très courts, yeux clairs. *Relax style*, jean-T-shirt-baskets. Karen est plutôt grande, dépasse Ted d'ailleurs, fine, des longs cheveux frisés châtain. On discute un quart d'heure de tout de rien, notre voyage, leur vie ici.

Le sujet principal, le van, se pose sur la table rapidement. Il ne leur appartient pas. Des amis à eux, partis pour la Nouvelle-Zélande, ont besoin d'argent, et n'ont plus besoin de van. Réponse simple à un problème pas si simple.

Ted nous reconfirme qu'il a lui-même vérifié l'état du van, il est nickel. Hormis la carrosserie à certains endroits et son

aspect vieillot, il est en parfaite condition pour tracer la route. Il nous ouvre les portes, on fait le tour du propriétaire.

À l'avant, on trouve une banquette pour trois personnes, un tableau de bord en ronce de plastique, un volant en sky rouge et noir (à droite, on est toujours en Australie), un autoradio premier cri qui lit tout de même les K7, quelques guides de la route et une barre anti-vol.

On accède à l'arrière par la porte latérale coulissante. Pas de siège passager mais un lit deux places rétractable et transformable en banquette de fortune en cas de besoin. Un extincteur est fixé sur la droite. Au cas où. Des boîtes en plastique sous le lit permettent de ranger tout et n'importe quoi. En l'occurrence, on y trouve une tente trois places et deux sièges pliables de camping. Il y a même une TV portable noir et blanc. À l'opposé de la porte coulissante, ce qui pourrait ressembler le plus à une commode longe le lit. D'environ un mètre de long pour trente centimètres de large, elle s'ouvre à la manière d'un coffre à jouets. L'intérieur n'est pas très spacieux, car la roue arrière droite du van en occupe un bon tiers. Les rideaux et les « murs » sont violets, le plafond est vert. Un panneau en plastique jaune et cassé représentant un koala y est collé.

De toute beauté.

Le coffre est rempli de choses intéressantes : une bouteille de gaz avec double réchaud, une caisse pleine de vaisselle, poêles, casseroles, couvercles, assiettes, tasses, verres, couverts, ouvre-boîtes, tire-bouchon, râpe à fromage, un vrai petit trésor de cuisine. Un frigo électrique et portatif, branché sur l'allume-cigare, pourra contenir l'équivalent d'une étagère d'un vrai frigo. Il y a aussi un bidon d'essence de vingt litres, essentiel pour la traversée du pays.

Waah. Du van de compétition. Voyons maintenant ce qu'il a dans le ventre.

Je prends le volant, Ted et Aurélie sont à côté. Première impression, on se sent dominateur. C'est peut-être un petit van, mais il a de la hauteur. Il n'est pas très puissant mais il est maniable. Un coup d'œil au compteur, OK, ils ne nous ont pas menti, il a bien 350 000km! 2005 – 1992 = 13 ans, 27 000km par an. Pas si mal.

Il se conduit très bien, je me sens très à l'aise. Ted me précise que le compteur de vitesse n'est pas très précis, il indique environ 10% de plus que la vitesse à laquelle on roule réellement. Ou comment éviter les excès de vitesse.

On revient à la maison, très intéressés. En descendant du van, on remarque également un système de sécurité *home made*. Des pièces métalliques sont visées directement sur les portes et sur la carrosserie, et des cadenas permettent de les relier et de fermer à triple tour. Précaution supplémentaire rassurante quand ta voiture devient également ta maison.

On continue à parler autour d'un café, Ted nous ré-assure qu'il est en parfait état. Trois précautions valant mieux que deux, on décide de l'emmener dans un garage, un indépendant nous fera un check-up complet du moteur et nous donnera son avis. On a déjà entendu quelques histoires, de la part de backpackers, à propos de vieux vans qui tombent en panne en plein milieu du désert. Si on peut éviter ce genre de désagrément, on ne va pas se gêner. On repassera donc demain pour l'emmener au garage du coin.

La soirée se passe, on plante la tente au bord de la mer. Naturellement, on ne parle que du van. On est très emballés, excités à l'idée d'avoir notre propre résidence roulante. Laura nous soutient et argumente clairement dans ce sens.

- Achetez-le! Si comme Ted le dit, le moteur est OK, c'est une super occasion. Vous devriez l'acheter. Ça va vous changer le voyage.

C'est clair. On pèse le pour et le contre.
Contre : les rideaux sont violets.
Et c'est à peu près tout.
Pour : Économies garanties. Fun. Liberté.

Il faut dormir maintenant, on ne dort pas beaucoup.

Après un petit dèj de champions au grand air frais, on retourne chez Ted et Karen, ils nous confient le van que l'on confie à Phil, le propriétaire du Repco Service de Swansea. Une demi-journée et 50\$A plus tard, Phil nous confirme ce que Ted se tuait à nous dire depuis le début. 350 000km au compteur, mais *no worries*, il est en parfait état. Rien à craindre. Sauf peut-être une petite fuite d'huile, rien de bien méchant.

De retour chez Ted, on lui expose le rapport du garagiste, et on profite de la fuite d'huile pour négocier le prix. On parle dix minutes, il transmet notre offre à ses amis de Nouvelle-Zélande. 1850\$A, vendu! On se rend au distributeur le plus proche, on doit jongler entre les cartes bancaires car les montants des retraits sont limités. Aurélie retire 500\$A de deux cartes différentes, 500\$A pour moi, et Laura nous file un coup de pouce pour le reste. Le compte y est. L'épaisse liasse de billets en poche, on retourne chez Ted.

On remplit 2-3 formulaires de changement de propriétaire, pendant que Karen nous prépare une petite surprise. Le van est immatriculé 1AWN642, en Western Australia. Cet état, situé tout à l'ouest du pays, facilite grandement les démarches administratives pour la vente et l'achat de véhicules. Un formulaire est à envoyer à un quelconque bureau situé sûrement quelque part, et l'achat nous assure automatiquement contre les dommages corporels causés à autrui. En attendant

une assurance un peu plus fournie en options, on fera attention à ne pas emboutir de Testarossa.

On échange un trousseau de clé contre trente-sept billets jaunes.

Deal!

Nous voilà propriétaires d'un van flambant vieux!

Karen revient de la chambre et nous tend une K7 audio. Petit cadeau très gentil, pour s'imprégner de la culture Aussie : face A, les Powder Fingers, un petit groupe de rock australien inconnu au bataillon, et face B, the *must-to-have* : un concert d'AC/DC qui, on ne le sait pas encore, va nous remuer les tripes pendant quelques temps. L'introduction par « Thunderstruck » est une tuerie, et je ne suis pourtant pas fan de ce genre de musique habituellement.

Les mecs se serrent la main, les filles s'embrassent, ravis d'avoir fait affaire avec vous, *have fun in Australia, take care, see ya later.*

*Living easy, living free
Season ticket on a one-way ride
Asking nothing, leave me be
Taking everything in my stride
Don't need reason, don't need rhyme
Ain't nothing I would rather do
Going down, party time
My friends are gonna be there too
I'm on the highway to hell!*

AC/DC (Highway to Hell)

OUR HOUSE (IN THE MIDDLE OF OUR STREET)¹

On met le cap vers Launceston, les filles conduisent la voiture de location et je m'occupe du van. Le trajet se passe sans encombre, et je commence déjà à m'habituer à notre petit camion. On dépose Laura au Launceston backpacker, où elle va réserver pour quelques nuits, et on va rendre la voiture à l'agence.

Putain on a notre van. Vieux et rouillé, intérieur comme extérieur, mais putain on a notre van. Le voyage va prendre une toute autre tournure maintenant.

Je pourrais vous dire que nous passâmes notre première nuit sous une lune complice et éclatante, bercés par le paisible écoulement de la rivière... Mais bon, trêve de pseudo-poésie, cette première nuit intravan, on l'a passée sur le parking d'entrée du site des Cataract Gorges. Même si les gorges en elles-mêmes sont très jolies, le parking, lui, est beaucoup moins sexy.

Le jour se lève, on avale un truc, Woolworth nous voilà. Woolworth, c'est une des deux chaînes de supermarchés -l'autre, c'est Coles- que l'on trouve partout en Australie. On achète de nouveaux draps, des produits nettoyeurs et un peu de nourriture de base, riz, pâtes, sauces en tout genre, café, jus de fruits, conserves. De quoi commencer un remplissage en règle de Joey. Joey, c'est le petit nom affectueux de notre van, la tradition backpacker voulant que chaque van ait un nom. Joey, c'est le nom donné aux petits des kangourous. De circonstance, non?

1 Madness (The Rise and Fall)

On passe quelques jours à Launceston en s'adaptant à notre nouveau chez-nous. Le parking des gorges est, après réflexion, plutôt confortable. Il est situé à côté d'un bassin public, bordé de pelouses grasses, de cabines de douche, de bancs et de tables en bois, et fréquenté par toutes les familles de la ville et ses environs, dès que le soleil pointe le bout de ses rayons.

En fin de chaque après-midi, on vient s'y garer; et sac à dos rempli du nécessaire de toilette, on vient profiter des dernières minutes d'ouverture des douches publiques. Une fois le bassin fermé et la foule rentrée à sa maison, on peut s'atteler à la préparation du dîner. La nuit tombe, la chaleur aussi. La porte arrière du van s'ouvre en bascule vers le haut, à la perpendiculaire, et se transforme alors en avant toit pour notre cuisine. La plage arrière devient plan de travail, les plaques de gaz posées sur la droite chauffent l'eau des pâtes et cuisent les légumes achetés plus tôt dans la journée. L'ampoule du plafonnier donne juste assez de lumière à Aurélie qui surveille et assaisonne. Lampe frontale en position, je fourre tout le nécessaire au repas dans une boîte en plastique rigide d'environ 60x40cm qui faisait partie des meubles, et vais dresser la table la plus proche du van. Chaque soir, un bon repas, des bougies, des bières Boag's brassées ici-même, à Launceston. *Cheers*.

Quand on a fini de manger, on fourre poêle, casserole, assiettes et couverts dans la boîte, qu'on glisse sous le van. La vaisselle sale attendra le lendemain, sa lumière et sa chaleur. Le couvercle quasi-hermétique conserve les odeurs à l'intérieur, il y a peu de risque d'attirer des bêtes.

On se brosse les dents à un robinet extérieur, installé contre le mur des douches. Un tour aux toilettes situées contre un arbre pour les garçons, derrière un buisson pour les filles, et on se couche.

Les nuits sont belles et fraîches, le lit est confortable et douillet, la couette est épaisse et Aurélie est pelotonnée dans mes bras.

On se réveille avant l'ouverture du bassin, et on est encore les seuls sur le parking. On peut prendre notre café soluble et toaster notre pain de mie sur une grille spécialement conçue, à placer sur l'un des brûleurs à gaz. Le léger brouillard nous incite à rester à l'intérieur de notre chambre, et assis en tailleur, on mange nos tartines de confiture posées sur une caisse en carton retournée, sur laquelle on a étendu un torchon à carreaux.

La boîte en plastique récupère les tasses et les couteaux du matin, et se transforme en évier portatif, qu'on remplit au robinet extérieur. Après avoir fait la vaisselle sous le regard curieux des premiers arrivants, on part en ville pour une balade, en essayant entre autre de faire réparer notre appareil photo. Sans succès. Le technicien de Camera House nous annonce un prix de réparation défiant tout bon sens. Un neuf à Melbourne nous coûterait moins cher. Vive la société de l'éphémère. Enfin presque, celui-ci étant encore garanti en France, on va le ré-expédier illico presto pour réparation gratuite. On le récupérera dans un an, comme neuf.

WWOOFING

On revoit Laura qui s'est programmée une randonnée assez exceptionnelle : l'Overland Track. C'est une marche de six jours, traversant la Tasmanie du nord au sud -ou presque-, et passant par le Cradle Mountain National Park, petit bijou de nature. On n'est pas assez équipés pour ce genre de rando, on décide sagement de ne pas y participer. Par contre elle nous branche sur un concept très répandu ici : le Wwoofing (*World*

Wide Opportunities on Organic Farms). En échange de quelques heures de travail par jour dans une ferme, les habitants vous logent et vous nourrissent. Il faut se rendre compte par soi-même de cette excellente expérience qui permet de rencontrer de vrais Australiens (pas que les autres qui nous entourent soient des faux, mais vous m'avez compris) et vivre réellement à l'heure australienne. Laura nous montre un annuaire regroupant les fermes participant à ce programme, il est classé par état et par ville, il y a des centaines de participants. Fais ton choix camarade! On saute à la section Tasmanie, on entoure les annonces qui nous paraissent les plus intéressantes.

Premier coup de fil.

Ça sonne.

Ça répond. « *Paul speaking!* »

On explique à Paul la situation, on est un couple de Français très intéressé par son petit coin de paradis, et que comme le mentionne le guide du Wwoofer, on échangerait bien quelques heures de labeur contre couche et pitance. Paul paraît très avenant, et surtout très enthousiaste à l'idée de nous accueillir. Non qu'il se sente seul -il nous explique qu'il y a déjà deux personnes chez lui- mais on sera ses premiers Français. On n'a pas intérêt à se louper. Même si aujourd'hui, la qualité des relations franco-australiennes est honorable, ça n'a pas toujours été le cas. En 1995, notre cher président Chirac décida de la reprise des essais nucléaires et envoya une bande d'apprentis testeurs atomiques en plein océan Pacifique. Océan qui accessoirement, borde 3000 kilomètres de côtes australiennes. Je ne vous raconte pas l'agitation qui a suivi.

On se donne rendez-vous à Meander, un village perdu au milieu du centre de la Tasmanie. Les indications de Paul sont très claires : prendre la route principale, et près d'un croisement, on verra un bureau de poste et un arrêt de bus.

C'est tout?

C'est tout. Il nous attendra là vers 15h, demain.

On dîne le soir même avec Laura, on se dit au revoir et bon courage, et on retourne dormir sur le désormais habituel et célèbre parking des gorges de Launceston.

Le lendemain, on met le cap vers Meander, et non sans mal, on arrive à trouver ce coin de nulle part. Paul n'est pas là, mais il n'y a pas mille bureaux de poste dans les environs, ça doit être ici. À vrai dire, ça n'est même pas un village, mais juste un relais et un point de rencontre pour les habitants de la région.

On se prépare un café dans notre cuisine aménagée, et une voiture arrive, s'arrête à côté de nous, un homme d'environ quarante-cinq ans en sort, les cheveux mi-longs déjà grisonnants, jean et T-shirt ample un peu sale, un travailleur. On fait les présentations -c'est bien lui. On n'a croisé absolument personne depuis au moins vingt minutes, on ne peut pas se tromper. Il fait le tour de notre van, se penche en avant et inspecte le bas de caisse.

- *It should be alright.* Ça devrait être bon.
- Être bon à quoi?
- Le chemin est un peu... cahoteux. Il y a des trous, des pierres, mais ça devrait passer.

J'adore le conditionnel « devrait ».

- *OK, let's go, follow me, i'm not gonna drive fast.*

Il ne conduira pas vite, c'est une bonne nouvelle, j'ai estimé la vitesse de pointe du van à environ 90km/h, 110 en descente avec le vent dans le dos.

Après quelques kilomètres sur une route bitumée, on s'engage sur un chemin de terre très correct, bien aménagé. Jusqu'ici tout va bien.

On s'enfonce de plus en plus dans la forêt et après une vingtaine de minutes, le chemin devient carrément mauvais. On roule en première, en essayant d'éviter les pierres qui sortent de

terre, mais ce n'est franchement pas évident. On s'arrête quelques fois pour vérifier -avant de s'engager- que le van peut franchir les pièges, ou pour ouvrir et fermer des portails grillagés. Des chemins partent dans tous les sens, c'est un vrai labyrinthe. Il voudrait nous perdre qu'il ne s'y prendrait pas autrement.

Après une bonne heure de piste, on aperçoit une clairière et le bout d'une maison en bois. *We did it.*

On gare le van en laissant nos affaires à l'intérieur, et on commence un tour du propriétaire. Bienvenue à Jackeys Marsh!

Je ne savais pas que notre van, en plus de faire office de maison, faisait machine à voyager dans le temps. J'ai vérifié pourtant, ce n'est pas un DeLorean, je n'ai vu aucun convecteur temporel, il ne fonctionne pas au plutonium, et indiscutablement il n'a *jamais* atteint quatre-vingt-huit *miles* à l'heure. Et pourtant, j'ai l'impression d'être revenu cent ans en arrière. Les murs en bois soutiennent une toiture en tôles ondulées, les poutres qui forment l'avant-toit ne sont pas droites. Brut. Nature.

On pousse la porte d'entrée, la cuisine est composée d'une petite table en formica rouge, de quatre chaises, d'un poêle à bois central. Les meubles et étagères ont été de toute évidence fabriqués par Paul, rien à voir avec les placards sans âme de chez Ikea. J'adore.

On fait connaissance avec Anna, une Allemande d'une vingtaine d'années, châtain, souriante, qui comme nous, fait le tour de l'Australie en WHV, et qui comme nous, est venue ici en tant que Wwoofer. Elle est en train de préparer notre repas du soir. Elle voyage avec Daniel, un autre Allemand qu'elle a rencontré en Australie, et qui est en train de réparer un moteur de je-ne-sais-quel-engin dans l'atelier longeant la cuisine. Il est

couvert de graisse, je ne lui serre pas la main mais le cœur y est.

La pièce à vivre est équipée d'un deuxième gros poêle à bois cylindrique, d'un canapé, d'un rocking-chair, d'une télévision et d'un piano. On jette un coup d'œil rapide à la salle de bains pour apercevoir une baignoire et des toilettes assez particulières : il n'y a pas d'eau courante ici, seulement de récupération de pluie. Un seau accueillera donc nos besoins, que l'on recouvrira de sciure. Une tasse pour pipi, au moins deux pour caca, à vous de juger l'importance de votre affaire. Une fois plein, cet engrais naturel sera utilisé dans le jardin. Rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme.

Les chambres à l'étage, sous le toit, sont simples mais confortables : un bon lit et de quoi ranger nos affaires. On prend nos quartiers.

Le repas du soir réunit toute la petite famille et Jerry, un vieil ami de Paul qui nous a rejoints. Il est routier une bonne moitié de l'année, et passe le reste chez Paul, à vivre paisiblement de ce que peut donner le jardin et la forêt. Il donne des coups de main, réparation, culture, bois, aménagement. Paul vit également de ce qu'il cultive, et d'une maigre pension du gouvernement pour avoir servi dans l'armée. Les Allemands nous rencardent sur quelques lieux à voir absolument, pour leur beauté naturelle ou pour leur particularité à ne jamais dormir. On échange quelques mots dans la langue de Schumacher, mais les vagues souvenirs de collège ne sont pas très brillants.

Ceux qui n'ont pas fait à manger -nous- débarrassent la table et je commence la vaisselle. Tout le monde passe au salon, Paul se met au piano, Aurélie jette un coup d'œil à la bibliothèque en quête de livres intéressants, Jerry est plongé dans un magazine écolo et Anna et Daniel chuchotent et roucoulent sur le canapé.

Je prends les derniers verres qui restaient sur la table et retourne à l'évier.

Ouh bordel.

Un frisson me glace et je deviens pantois.

Une araignée de la taille de ma main se promène sur le mur, un mètre au-dessus du robinet.

Celle-ci, je l'ai vue².

Je la vois.

Elle ne bouge plus.

Je recule *doooouuuucement*, en ne la quittant pas des yeux un seul instant et fonce finalement dans l'autre pièce.

- Paul! Il y a une gigantesque araignée dans la cuisine!
Elle est énoooooorme!

- Ah, *huntsman*.

Le bougre n'a pas l'air affolé. Le sourire aux lèvres, il se lève de son tabouret, part à la cuisine, Aurélie et moi le suivons.

- Ne vous inquiétez pas, c'est une *huntsman*. Elle vit ici, je n'ai pas de chien alors c'est un peu comme mon animal domestique. Elle chasse et ne mange que des insectes, vous n'avez rien à craindre.

Rien à craindre, hein? Peut-être, mais les espacements entre les murs et le plafond séparant la cuisine-repère-à-bébête et notre chambre sont assez larges pour y laisser passer Spiderman lui-même. Ça n'a pas le don de me rassurer, je n'ai aucune envie que la grosse madame à huit pattes vienne se promener sur ma tête cette nuit. Je continue la vaisselle, un œil continuellement tourné vers le haut. Au bout de quelques minutes, *huntsman* décide certainement d'aller à la chasse aux mouches, et disparaît dans une anfractuosité du mur. Bon vent.

On passe la fin de soirée à écouter Paul au piano, à bouquiner sous les lumières tamisées, collés au poêle qui chauffe intensément. Mars en Tasmanie, il commence à faire

2 Souvenir d'araignée en Tasmanie?

froid. On monte se coucher, bizarrement l'arachnophobie a complètement disparu. Bonne nuit.

* * *

Notre première journée de travail commence donc aujourd'hui. Les filles seront au jardin, Daniel continuera sa mécanique, Jerry et moi devront aller en ville pour changer les batteries des panneaux solaires qui alimentent les quelques appareils électriques de la maison. Paul me prête des habits de travail plus qu'usés, on charge une dizaine de batteries d'une vingtaine de kilos à l'arrière du pickup de Jerry, et direction Launceston. On repasse par l'unique chemin qui nous a amené ici, Jerry roule un peu plus vite qu'à notre aller. Plus de deux heures tout de même, pour rejoindre le vendeur de batterie, nous laissent le temps de faire mieux connaissance et de parfaire mon anglais toujours approximatif. Ça viendra. Arrivés au magasin, on échange nos vieilles batteries contre d'autres flambant neuves. Paul nous a chargé également d'une petite liste de courses pour rentabiliser ce trajet, pâtes, riz, céréales, lait, et tout le nécessaire qu'on ne trouve pas dans un jardin du fond de la Tasmanie. On se gare sur le parking d'un centre commercial, bondé à cette heure de la journée. On descend du pick-up et je me rends compte que Jerry est pieds nus. Il porte un short en jean, troué, délavé, filé, qui lui arrive au-dessus des genoux, et un T-shirt qui fut blanc à l'origine.

Enfin je pense.

On s'engage dans la galerie marchande, Jerry est toujours pieds nus. On entre au Coles, on écume chaque rayon pour nous approvisionner, Jerry est toujours pieds nus. On passe à la caisse, on dépose nos articles sur un tapis roulant, on paie en cash, on quitte le magasin avec nos sacs en plastique, Jerry est toujours pieds nus. On charge la voiture, Jerry reprend le volant pieds nus. Quelques regards se sont attardés sur nous et sur les

orteils de Jerry, mais Jerry s'en fout. Il apprécie la marche, il apprécie le sol, et je n'ai aucun problème avec ça. Essayez, peut-être vous aimerez.

Notre retour est semblable à l'aller, je parlais mon anglais, il me parle de sa vie de routier australien, l'état du chemin jusqu'à la maison de Paul ne s'est pas amélioré.

Le repas du soir est prêt, on s'installe à la table. Les filles ont fait la rencontre d'un serpent dans le jardin, un *Tiger snake* selon Paul. Dangereux, mais pleutre face aux humains. Elles n'étaient pas fières face à lui, et personne ne leur reproche.

On organise le planning de demain. Une tempête a fait rage il y a quelques semaines, et un arbre s'est effondré sur l'unique chemin menant à un quelconque endroit perdu au beau milieu de la forêt. Déjà deux jours que les hommes le tronçonnent, mais il est résistant.

La soirée est semblable à la précédente, sauf qu'un picotement étrange vient perturber la tranquillité ambiante. Je n'aime pas trop ça : entre mon œil gauche et mon nez, un kyste a élu domicile depuis maintenant plusieurs années. Il était resté discret jusque maintenant, mais j'ai l'impression qu'il a changé d'avis. Je n'y porte pas plus attention, et la nuit est reposante.

Le lendemain, on part à la découverte de la propriété de Paul. Dans son 4x4, on trace au milieu de la forêt, traversant clairières, marais et ruisseaux. Paul nous montre du doigt les frontières de sa propriété, elle s'étend sur plusieurs dizaines d'hectares. Rien à voir avec la plus grande ferme d'Australie, dont la superficie est à quelque chose près égale à celle de la Belgique, mais tout de même.

On arrive à l'arbre en question, j'en crois à peine mes yeux. Il est énorme. Plus de deux mètres de diamètre à mi-hauteur, rajoutez environ un mètre pour sa base, et environ cinquante

mètres de haut. (Peut-on encore parler de hauteur quand l'arbre est couché?). *Fucking big tree!*

On décharge les outils du pick-up, tronçonneuse, scies, haches, cordes, masse, coins. Jerry monte sur la bête, tronçonneuse en main, et attaque par le haut. On récupère les morceaux qu'il découpe pour les fendre et les charger dans le camion. Bois de chauffage pour l'hiver approchant.

Après plusieurs heures d'excitation autour du centenaire, le pick-up est plein comme un œuf, le chemin n'est toujours pas dégagé et on retourne à la maison.

Le *fucking* kyste ne s'est pas reposé lui non plus, on aperçoit maintenant une boule de la taille d'une tête d'épingle. Chacun m'inspecte à tour de rôle et y va de son avis personnel. Je sais que c'est un kyste qui s'enflamme, mais à les écouter, c'est peut-être un embryon alien qui a trouvé ici un bien drôle d'utérus.

Au matin, l'affreux a doublé de volume. Il est rapide, le gaillard. Deuxième inspection en règle, Paul me conseille d'aller voir un médecin de campagne qu'il connaît, et qui saura me débarrasser de E.T. On a prévu de quitter la maison demain après-midi, on verra à ce moment-là.

Anna et Daniel, eux, partent ce matin. Ça fait un bon mois qu'ils étaient chez Paul, et il y a encore tellement de choses à découvrir en Australie. *It was really nice to meet you guys, take care, have a good trip, maybe see you later on the road?* Paul les emmène à Meander où ils prendront un bus, on dit au revoir de la main depuis le porche.

* * *

On passe la matinée dans le jardin, à faire du travail de jardinier, que Paul a enseigné à Aurélie. On prépare ensuite le déjeuner, Paul rentre de promenade et nous dit que sur le chemin du retour, il a croisé un voisin qui possède une grande

ferme à chevaux à quelques kilomètres, et qu'il serait très heureux de nous présenter et nous faire visiter. Et comment!

On se présente en début d'après-midi chez Robbie et Jean (prononcez « djine », c'est une femme), on fait connaissance autour d'un café et de petits biscuits. Robbie a la cinquantaine, cheveux d'un gris avancé, barbe de plusieurs jours, et a le look du vrai cowboy : chemise à carreaux, jean, ceinture en cuir, chapeau en cuir, bottes en cuir. Il n'a pas de lasso ni de cartouchière, mais il suffit de l'imaginer. Jean doit avoir le même âge, et la même chemise aussi. Mais elle la porte de façon beaucoup plus féminine, sans aucun doute. On explique ce qu'on fait en Australie, ils sont très curieux et attentifs.

On sort faire le tour de la propriété, ils possèdent de nombreux bâtiments pour héberger les chevaux, le matériel, les aliments. Robbie selle un grand cheval blanc taché de marron, un bon mètre soixante-dix au garrot, une belle bête. Il le monte et nous montre quelques talents de cowboy. Il nous propose d'aller trotter à notre tour mais on refuse poliment. Je n'ai pas envie de me casser quelque chose, l'intrus de mon œil gauche me suffit amplement. On s'éloigne un peu en grimpant en haut d'une colline pour admirer le lointain. La ferme est au milieu de nulle part, pas de doute. Les hangars, la maison, des barrières en bois, un moulin à vent, quelques arbres épars. Un peu de vent, quelques oiseaux, le chien qui court entre nos jambes sont les seuls bruits qui cassent le silence. Calme. Nature.

On salue bien Robbie et Jean avant de rentrer chez Paul, et préparer notre dernier dîner ici. La soirée se passe tranquillement, on échange adresses mail et postale pour pouvoir garder le contact. Après un dernier solo de piano, Paul nous installe devant un de ses films cultes, et qui devrait l'être pour tout le monde : *The Blues Brothers!* Heureusement que je le connais presque par cœur, parce qu'en anglais non sous-titré, ce n'est pas simple. Déjanté au possible et musique géniale, je

vous le conseille si vous voulez, vous aussi, un jour *voir la lumière*.

VENDANGES

C'est dimanche. On le sait parce que Paul doit s'en aller à la communion d'une petite nièce. On doit faire nos adieux à notre tour. On est restés ici quatre jours, j'ai l'impression que ça fait un siècle. Les adieux ne sont jamais joyeux, mais il faut bien. C'est triste mais c'est le propre du voyageur.

On recharge Joey de nos sacs à dos, et on reprend la route. Ou plutôt, le chemin de terre.

Vers le nord, direction Launceston pour y chercher un peu de travail. Un tir, un but. La première agence d'intérim nous propose un job dans un vignoble, pour la cueillette des raisins. À Pipers Brooks *vineyard*, à environ une heure d'ici. Rendez-vous demain matin, un convoi de voitures partira à 6h. Pour être certain de ne pas le manquer, on décide de dormir sur le parking de l'agence. La tête ailleurs, la tête déjà à demain, on oublie bêtement de débrancher le frigo pour la nuit. Chaque jour pourtant, dès qu'on roule, on le branche, dès qu'on s'arrête, on le débranche. Il en va de la survie de notre batterie. Elle ne survivra pas cette nuit.

5h30, il fait encore nuit, déjà une dizaine de personnes attendent, assis contre le mur de l'agence. Discrètement, on se réveille, on s'habille en travailleurs, un peu de jus d'orange, une brioche, et on va retrouver nos futurs collègues. Pas le temps de faire les présentations, le gérant arrive, nous distribue un formulaire à remplir plus tard et annonce qu'il faut partir de suite. Retour au van, je saute derrière le volant, clés sur le contact.

Rien.

Et merde.

Les autres voitures démarrent une à une, les premières sont déjà sur la route. Je réessaie. Rien. Il faut prendre absolument le train en route. On redescend aussi vite qu'on est monté, je ferme les portes à clés et Aurélie court stopper la dernière voiture du convoi. On supplie le conducteur de nous emmener, il accepte sans problème. William a la trentaine, est anglais mais vit en Tasmanie depuis bientôt un an. Il n'a pas encore de poste stable, et vit de petits jobs qu'il n'a aucun mal à dénicher. Ce n'est pas exactement comme il l'avait souhaité, mais pour rien au monde, il ne redeviendrait un POME : *Prisoner Of Mother England*³, surnom donné aux Anglais par les Australiens. L'Australie est aujourd'hui indépendante, elle s'est complètement détachée de sa mère patrie originelle. Et si la reine Elizabeth II figure encore sur toutes les faces des pièces de monnaie australiennes, c'est bien là la seule réelle influence qui lui reste ici.

Et nos premières vendanges commencent! Il a fallu aller à l'autre bout du monde pour s'essayer à un savoir-faire typiquement de chez nous. Un comble.

Après quelques instructions données par le superviseur sur l'art de la cueillette de la grappe de raisin, on nous fournit bacs en plastique et sécateurs, on se positionne, trois par rangée de vigne, et c'est parti. La moisson de l'or pourpre commence. On vide chaque pied de vigne de ses fruits remplissant le bac posé à sa base. Une fois plein, il est laissé au milieu de la rangée, et un quad tout-terrain vient le récupérer pour l'emmener sur une remorque stationnée sur le chemin, en bas du champ. On parvient très rapidement à reconnaître les habitués qui avancent deux fois plus vite que nous, et qui ne se coupent pas des bouts de doigts avec les lames du sécateur. Des pansements sont nécessaires dès 11h pour Aurélie, le vin goût hémoglobine n'est pas très apprécié ici.

3 Traduisez par Prisonnier de Mère Angleterre

William nous sauve la vie encore une fois à midi, et partage avec nous son déjeuner sandwiches. On a tout laissé dans le van ce matin, et on n'a pas eu le temps d'apporter quoi que ce soit. D'ailleurs, il commence à faire chaud, et on manque de crème solaire. Merci William, merci.

On s'y remet tous à 13h pour un après-midi complet, et après une nouvelle heure de route avec notre bienfaiteur, on retrouve notre maison qui n'a pas bougé d'un pouce. On doit trouver des câbles pour recharger la batterie, mais William doit s'en aller, et on n'a pas envie de l'ennuyer une nouvelle fois avec un assistanat trop prononcé. Un autre vendangeur arrive à son tour à l'agence et nous dépanne, les électrochocs ressuscitent Joey, et on l'emmène faire un tour pour le recharger à fond. Quelques courses à Woolworth, et on décide de repartir directement pour Pipers Brook. Quitte à dormir dans la rue, autant être à proximité du vignoble et pouvoir se réveiller le plus tard possible.

Il fait déjà nuit. Danger.

Si en France, rouler dans la forêt de nuit n'est pas recommandé, pour éviter les sangliers et les chevreuils, ici, c'est hautement déconseillé. Le risque de frapper un kangourou ou un opossum errant au bord de -ou sur- la route est bien trop élevé. On roule doucement, très attentif à l'environnement, on évite de justesse deux wallabies prenant l'air sur le bitume et immobiles, tétanisés par nos phares. Mon coup de volant esquive les inconscients et manque de peu de nous mettre au fossé. Première frayeur, hors de question d'en avoir d'autres, il est grand temps de s'arrêter.

On se gare au bord du premier chemin de terre croisant la route principale, on doit être à vingt minutes du vignoble. Il fait très frais dehors, et la chaleur intérieure du van est bien plus accueillante. On prépare notre dîner assis en tailleur sur le lit, Aurélie fait bouillir de l'eau pour un potage déshydraté, je dresse le couvert sur notre boîte en plastique de salon, habillée

d'une nappe-torchon à carreaux. La buée emplit notre petit foyer, les murs deviennent humides, des gouttelettes se forment sur le plafond. J'ouvre légèrement la porte latérale pour aérer un peu, la vapeur s'échappe. On grignote quelques tranches de charcuteries diverses, du pain blanc grillé et du cheddar pour accompagner notre soupe. Encore un peu de fromage, des Gingernuts -biscuits au gingembre très répandus ici- et des fruits en boîte pour le dessert. On fourre toute la vaisselle sale dans la boîte, elle attendra demain et l'eau courante du vignoble. Je passe la boîte pleine par-dessus les sièges avant et la dépose à la place du passager, je verrouille les portes et tire les rideaux séparant le poste de conduite de la chambre. Aurélie lit le guide et trouve les choses intéressantes à faire et à voir en Tasmanie, et plus loin aussi. Je jette un œil avec elle, allongé, la tête sur sa cuisse. Il faut mettre un réveil, débrancher le frigo, et surtout fermer l'arrivée du gaz grâce à la molette située sur la bouteille. Une bonne habitude à respecter après chaque utilisation pour limiter au maximum les risques de finir intoxiqués ou en mille morceaux. La nuit nous emporte. Bonne nuit à demain.

Le frigo s'est éteint, la batterie est trop faible pour qu'il passe la nuit. Mais l'intérieur est très frais, pas de problème.

On repart vers Pipers Brooks pour attaquer une semaine de boulot. On ne reverra pas William, il a décidé de ne pas revenir, travail trop pénible. On ne pourra même pas l'inviter à un festin pour le remercier encore une fois de sa générosité.

Les journées s'enchaînent, tantôt sous un soleil de plomb, tantôt sous une pluie torrentielle, les nuits se succèdent tantôt sur place, tantôt à Launceston pour recharger le frigo à fond et faire un brin de toilette au backpacker le moins surveillé. C'est le début d'une longue série, je n'en suis pas particulièrement fier. Il n'y a pas mort d'homme, juste quelques litres d'eau chaude empruntés. Mais à chaque fois, c'était un calvaire : sac

sur le dos contenant serviette, gel douche et sous-vêtements, il fallait passer discrètement, nonchalamment devant l'accueil, et ne rien dire pour tout simplement faire croire au gars du comptoir qu'on revenait de balade et qu'on rentrait à notre chambre. Mon ventre s'amusait à faire des nœuds de chaise à chaque fois. C'était le prix à payer d'une douche qu'on ne payait pas.

Au vignoble, une semaine suffira. C'est loin d'être passionnant, et avec les deux salaires encaissés et le train de vie actuel, on peut survivre longtemps.

CHANGEMENT DE PROGRAMME

On poursuit notre route en parcourant la côte nord de l'île, jusque Marrawah, petite ville réputée pour ses vagues et ses surfeurs. Le climat s'est franchement dégradé, la température est tombée et il pleut légèrement, en continu. On se gare à proximité de l'océan, on se croirait en Bretagne. Sur la plage déserte, une femme d'une cinquantaine d'années promène son labrador et s'approche de nous. Notre plaque d'immatriculation du Western Australia l'a intriguée. Notre accent la surprend carrément.

- D'où venez-vous?
- De France.
- Oh, magnifique France.
- Vous y êtes déjà allé?

- Oui, quelques jours à Paris, puis j'ai fait un voyage à travers l'Europe. Amsterdam est magnifique. Vous connaissez?

Aurélie répond oui, moi non. J'ai visité le Canada, New York, Tahiti, maintenant l'Australie, et je ne suis jamais allé à Amsterdam, si particulière et surtout si proche de chez moi! Cinq heures d'autoroute suffisent. Un saut de puce. On ne peut pas être partout, j'irai plus tard.

Elle jette un œil à son chien qui s'éloigne, et continue.

- Vous avez aimé la côte ouest?
- De la Tasmanie?
- De l'Australie.
- On n'y est pas allés.
- Mais votre plaque d'immatriculation?
- Oh non, rien à voir. On a acheté ce van ici, en Tasmanie. Il était immatriculé en WA, et on n'a rien changé.
- OK. Qu'avez-vous prévu pour la suite de votre voyage?
- Encore quelques jours en Tasmanie, puis retour sur le continent. Ensuite, on longe la côte est jusque Cairns où on prend l'avion retour au mois d'août.
- Cairns? J'habitais là-bas il y a quelques années. Il faut absolument que vous alliez plonger dans la Grande Barrière de Corail.
- C'est au programme. On ne manquerait ça pour rien au monde.
- Et... Elle marque une pause. Un conseil. Allez-y. Je veux dire... sur la côte ouest. C'est bien plus beau que la côte est.

On se regarde, on se sourit.

- C'est que... On doit rentrer en France pour continuer nos études. On est ici pour six petits mois.

- C'est dommage... Peu de gens connaissent cette partie de l'Australie, car c'est loin de tout. Et il n'y a qu'une seule grande ville, Perth. Mais tellement de paysages époustouflants!

On ne dit rien, on ne sait quoi dire.

- Vraiment. Vous ne le regretterez pas. Et puis en chemin, vous pourriez traverser le centre, ça vaut le détour également.

Re-sourire.

- On essayera, avec le temps qu'on a.
- Quoi qu'il en soit, vous irez à Cairns, n'est-ce pas? Je vous donne mon numéro de téléphone. Appelez-moi si vous avez besoin de quoi que ce soit. J'ai encore beaucoup d'amis là-bas, ils sont charmants et très ouverts.

Elle griffonne son nom et son numéro sur un bout de papier trouvé au fond de son sac à main et nous le tend. Michelle, on te connaît depuis à peine vingt minutes. C'est un piège? Apparemment non, Michelle est simplement très charitable.

- Merci, merci beaucoup.
- Avec plaisir. Je dois rentrer à la maison maintenant, mes enfants m'attendent.

Elle siffle et appelle Médor qui rapplique aussitôt.

- Au revoir Michelle, à bientôt peut-être?

Elle s'éloigne direction la route, se retourne et ajoute

- Pensez-y! *The West Coast!*

La nuit commence à tomber, on prend un bain froid dans l'océan pour notre toilette du jour, suivi d'une douche froide en libre service, sur la plage, pour se débarrasser du sel sur la peau. Revigorant.

On se réchauffe dans le van, et la réflexion se présente.

- Le visa dure un an.
- Et n'est valable qu'une fois par vie.

- Personnellement, je ne crois pas beaucoup à la réincarnation.
- Moi non plus.
- Rentrer au bout de six mois serait en gâcher six autres.
- Exactement. Et puis, des rentrées universitaires, il y en a tous les ans.
- On en a déjà fait cinq chacun, on sait ce que c'est.
- Alors que le désert? Tu connais?
- Non.
- Bon.

Dans la main gauche d'Aurélié, notre guide Lonely Planet montre en couverture Uluru, énorme rocher perdu au milieu du désert central, emblème inconditionnel de l'Australie et de la culture aborigène. Il serait idiot de le manquer.

Les jours suivants, on réorganise notre voyage en y ajoutant quelques mois et quelques grandes étapes. On restera un an.

Merveilleuse invention que *l'open ticket* : l'agence de voyage nous confirme que la date et le lieu de décollage pour le trajet retour peuvent être changés deux fois, sans frais, et dans la limite d'un an après l'aller. Le visa dure un an, ça tombe plutôt pas mal.

*Sur les chemins de la bohème
J'ai parlé des langues étrangères
Mes pas poursuivaient un poème
Je me suis lavé à l'eau de mer
Avant de chanter des mots en l'air
Sur des musiques vagabondes*

*La Rue Kétanou (Sur les chemins de la bohème / En attendant
les caravanes)*

DOUCE FOLIE HELVÉTIQUE

Ayant doublé la durée de notre voyage, on prend notre temps pour profiter du calme de la région. On longe la côte ouest dépeuplée, la route est étroite mais généralement bien entretenue. Généralement. Quelques passages en cailloux ne permettent pas d'avancer à plus de 25km/heure. C'est long, sinueux, poussiéreux, assourdissant et fatiguant, heureusement AC/DC est là pour nous maintenir à flots. On rejoint finalement Cradle Mountain National Park, joyau de l'île. Le climat y est frais, humide et brumeux. Le domaine respire la sérénité et l'enchantement. Une famille de lutins traverserait la route, survolée par la fée Clochette, et on trouverait ça tout à fait normal. De nombreux sentiers de randonnées très respectueux de l'environnement y sont aménagés, et permettent de traverser une nature intacte. *Into The (presque) Wild*. On est seuls. C'est pourtant un lieu visité, à l'échelle de la fréquentation touristique de l'île. Mais les gens préfèrent les plages de sable chaud du continent. L'hiver approchant n'arrange rien, il n'est pas rare d'avoir 4-5 degrés au réveil.

Je nous croyais originaux et un peu fous de faire ce voyage jusqu'à ce qu'on rencontre Fabian et Céline dans la cuisine d'un camping, au chaud et au sec. Ce couple suisse a fait voler en éclats le peu d'orgueil et de fierté que je pouvais ressentir pour avoir entrepris un tel périple. On avait le même but, l'Australie. Mais un vieux philosophe chinois a dit un jour « Le but n'est pas le but, c'est la voie. », et eux en ont fait une interprétation intéressante. Ils sont venus jusqu'ici à vélo.

Dingue. Voilà dix mois qu'ils pédalent, sacs et tentes accrochés sur le porte bagage, traversant l'Europe de l'Est, le

Moyen-Orient, l'Asie orientale, l'Himalaya, l'Asie du Sud-Est, l'Indonésie et enfin l'Australie.

Dingue. Ils nous racontent la pluie, le vent, les tensions dans les pays à risques, mais insistent surtout sur la splendeur des paysages, leurs grandeurs, leurs évolutions et leurs parfums, et sur la chaleur de l'accueil des différentes populations.

Dingue. Extra-ordinaire. Notre van motorisé leur paraît d'un confort absolu. Tout est affaire de point de vue.

Paris – Melbourne, c'est une escale et 22h de trajet.

Genève – Melbourne, apparemment, c'est trois cents escales et 7200h de trajet. À défaut de travailler beaucoup, les Français sont efficaces.

DÉCALAGE HORAIRE

L'errance se poursuit, les randonnées se succèdent, le van se meuble. Dans le coffre, deux cartons d'une trentaine de centimètre de haut recueillent notre vaisselle et nos provisions non périssables. Un cubi de vin vide fait office de poubelle. La TV portable noir et blanc ne fonctionne pas du tout et finit à la poubelle, je soupçonne les anciens propriétaires de l'avoir laissée en argument de vente.

Calés derrière les sièges avant, et donc au pied du lit, trois cartons format cagette contiennent les sous-vêtements, pantalons et pulls utilisés en ce moment. On aménage un coin penderie derrière le siège conducteur en tendant une corde au plafond, allant en zigzag entre les murs, jusqu'à l'arrière de la

pièce. Le reste de nos habits est glissé sous le lit, emplacement moins accessible, dans d'autres cartons plats.

Grâce à des ficelles, du scotch et des boîtes à chaussures, on suspend des étagères de chaque côté de la pièce. Pas moins de six dont chacune a sa propre fonction : salle de bains, salle de jeux, tiroir pharmacie, tiroir thé et cafés, coin beauté, coin bordel.

Sur la banquette avant, à la place centrale, notre bibliothèque a sa ceinture attachée : un pack de bière vide contient les romans, guides, dictionnaires, magazines et fascicules collectés depuis le début du voyage.

Les meubles en carton sont parait-il très tendances, on est à la pointe.

Mon kyste ne s'arrange pas, depuis aujourd'hui, je ne peux presque plus ouvrir l'œil gauche. On décide de s'arrêter à Strahan, et d'y chercher un médecin qui pourrait scalper l'indésirable. Aurélie demande conseil à un couple de personnes âgées, et je reste terré dans le van. Quasimodo. Il y a une clinique à cinq minutes, on fonce. Arrivés devant la porte, *of course*, on est jeudi après-midi, et la clinique est fermée aujourd'hui. Elle ouvre demain 9h. On sera là.

Neuf heures moins cinq, personne n'est arrivé.

Patience.

9h05.

9h15. Ils pourraient être à l'heure, c'est une clinique!

9h30. On remonte dans le van pour grignoter un morceau, on attend encore un peu. On est le 1er avril, j'espère que ce n'est pas une mauvaise blague.

9h40, quelqu'un s'approche. Oui, non, va-t-elle à la clinique, va-t-elle passer son chemin? Elle s'arrête devant la porte. On saute hors de notre salon pendant que cette femme, la quarantaine, sort des clés de sa poche et ouvre la porte.

- Excusez-moi!
- Oui? dit-elle en se retournant.
- Content de vous voir, on ne savait pas si vous alliez venir.

Elle voit mon visage et devine instantanément le pourquoi de notre impatience.

- Oh, c'est vilain.

À qui le dis-tu.

Elle nous fait entrer, passe derrière le comptoir d'accueil, et nous tend un formulaire à remplir. Renseignements habituels, nom prénom date de naissance lieu de résidence. Le dernier nous fait bien sourire. Je lui rends daté-signé, elle jette un œil et nous dit

- Merci, c'est parfait. Asseyez-vous, le médecin n'arrive qu'à 9h.
- 9h? mais il est déjà 9h50?
- 9h50? Non, vous vous trompez d'une heure. Il est seulement 8h50.

Le même geste du bras gauche, synchroniquement, on regarde l'heure sur nos montres, les yeux écarquillés.

- Vous êtes sûre?
- Oui, certaine.
- C'est pas possible. Nos deux montres...
- Peut-être que... hésite-elle. Dimanche dernier, on est passé à l'heure d'hiver.

L'heure d'hiver. On est vendredi matin, voilà cinq jours qu'on est décalés d'une heure par rapport à tous les gens que l'on rencontre, et on ne s'est aperçus de rien! Coupés de la télévision, des journaux et des impératifs, le temps n'a plus vraiment d'importance. Sauf pour aller chez le médecin.

Liberté. Sentiment profond de liberté, loin des rendez-vous, des cours et des programmes TV qui auparavant, rythmaient notre emploi du temps.

Le médecin arrive finalement -à l'heure- et nous invite à passer en salle d'examen. Il m'ausculte quelques minutes, appuie là où ça fait mal, s'arme d'un scalpel et y va franchement. Il a pris le temps de me protéger l'œil de pansements, je ne vois pas les détails mais je sens et j'imagine. Aurélie est là, à mes côtés, assistant au spectacle. Elle ne paraît pas incommodée et ça me rassure.

Après une bonne demi-heure de découpage et de couture, je ressorts de la salle comme neuf. Avec un pansement de la taille d'une housse de couette qui m'empêche de voir tout ce qui vient de la gauche.

On remercie notre bienfaiteur, on règle nos montres. Encore une journée pleine de surprises, et il n'est pas encore 10h.

AUSTRALIAN RULES

On rejoint Launceston l'après-midi même, et on se prend une chambre au Launceston backpacker, bien méritée. On profite de la connexion internet pour organiser notre retour sur le continent. L'aller s'était fait en avion, mais cette fois-ci, je ne pense pas que Joey soit prenable en bagage à main. Un poil trop encombrant, les compagnies aériennes ne font vraiment pas d'effort. Mais pas de panique, des ferrys *Spirit of Tasmania* font la liaison Devonport – Melbourne tous les jours, pour 110\$A par personne, 50\$A par véhicule et onze heures de traversée. Rien que ça. Après quelques millisecondes de longue réflexion et de calculs savants, on conclut que 70\$A et une heure d'avion sont bien plus rentables. Seul un de nous peut en

profiter bien sûr, Joey ne connaissant pas le chemin du retour, il faut l'accompagner. Je dépose Aurélie à l'aéroport de Launceston l'après-midi du 2 avril, et on se donne rendez-vous dans vingt-quatre heures à l'Oslo Hotel de Saint Kilda. Je mets le cap au nord et passe la nuit sur un parking du port de Devonport. Je serai aux avant-postes pour l'embarquement de demain matin.

C'est la première fois depuis le début du voyage qu'on passe la soirée et la nuit séparément. L'instinct du célibataire revient à grand pas, et mon dîner se résume à une boîte de raviolis *Home Brand* (la marque distributeur Premier Prix de chez Woolworth) arrosée de bière tiède. Des jeunes viennent démontrer leur qualité de pilotage sur les grandes étendues bitumées des quais, mais ne s'attardent pas, et ça m'arrange. Je peux bouquiner paisiblement *The Godfather* (Le Parrain), en anglais, mettre le réveil à 7h pour demain matin, semer quelques miettes de biscuits fourrés au chocolat dans les draps, et m'endormir pour rêver de Don Corleone et de tête de cheval ensanglantée.

Au matin, je m'insère au bout de la file de voitures, déjà longue de plusieurs dizaines de mètres, et attends mon tour pour embarcation. À l'intérieur du bateau, plusieurs étages permettent de stocker environ 400 véhicules arrangés pare-chocs contre pare-chocs. Je trouve une place pour Joey, je fourre dans mon sac à dos une bouteille d'eau, deux sandwiches, un paquet de biscuits, des fruits et la famille Corleone.

Je monte à l'étage réservé aux humains et fais un petit tour pour me repérer. On y trouve tout le nécessaire pour agrémenter un voyage de onze heures : restaurant, bar, salons, machines à sous, télévisions, journaux actuels dont les gros titres annoncent la mort du Pape. Les Australiens se sentent concernés, mais, eh, la vie continue, et il y a une retransmission

d'un match de footy cet après-midi. *Footy* ou *Aussie Rules* ou *Australian Football League* est le nom d'un sport, vénéré ici, inconnu partout ailleurs. À première vue, ça ressemble à du rugby. Je m'installe sur une chaise au milieu de gens qui ont l'air d'apprécier tout particulièrement le placage ultra-violent que vient de subir un gars en maillot vert et rouge.

Une dame assez âgée est à ma droite, et je lui demande quelques explications. En gros, deux équipes de dix-huit joueurs se disputent un ballon ovale sur un terrain ovale, de dimensions équivalentes à nos terrains de football, et doivent passer le ballon, au pied, à la manière d'un drop au rugby, entre les quatre poteaux adverses. Six points si ça passe entre les deux centraux les plus hauts, un si ça passe sur les côtés.

Il y a bien sûr toutes sortes de règles définissant les passes et les déplacements des joueurs autorisés, mais je ne m'étendrai pas là-dessus. Le plus intéressant à savoir, c'est qu'un joueur n'a pas le droit de pousser un adversaire dans le dos, ni de l'attraper par la tête ou de le tacler en dessous des genoux. À part ça, (presque) tout est permis. Imaginez les contacts.

Je me prends au jeu, c'est très rythmé, assez barbare, pas de temps mort, ma voisine est supportrice de Saint Kilda, alors moi aussi.

À la fin du match qu'on a gagné sur le fil, ma camarade se lève et me demande si j'ai finalement compris les règles et si j'ai aimé.

- Oui, c'est vraiment cool! En France, on aime le football, le soccer, mais à peine un joueur est touché par un autre, il se roule par terre en hurlant à la mort de venir le prendre pour abréger ses souffrances. Ça au moins -en montrant la TV du doigt-, c'est pas un sport de fillette!

Elle rit et ajoute avec un grand sourire ironique, sachant très bien que je n'avais pas de préférence :

- Tu es content comme moi que Saint Kilda ait gagné?
- *Yeah! Saint Kilda rules!* lui dis-je en faisant le signe du *devil* avec ma main droite.

Elle sourit encore, prend son manteau et s'éloigne en me souhaitant « un bon voyage », en français évidemment.

Je passe la fin de la traversée dans un petit salon, prenant des nouvelles du Pape et du reste du monde, et essayant d'écouter (de façon complètement indiscreète je vous l'accorde) les conversations de mes voisins de canapé. Dans un souci de compréhension et d'apprentissage de l'anglais bien sûr. Qu'ils soient sans crainte, je n'irai rien répéter, promis. Je n'ai rien compris.

Miss You

Le débarquement se fait sans encombre, et pour une fois, mon sens de l'orientation ne me joue pas de sale tour, et je retrouve Saint Kilda et Aurélie assez facilement.

Vingt-quatre heures loin d'elle, ça ne m'était pas arrivé depuis qu'on s'était retrouvés Gare d'Austerlitz à Paris, la veille de notre départ. Je la revois sur le quai, à la descente du train, avec son sac à dos plus large et plus haut qu'elle et sa veste gore-tex bleu ciel. Sportive et jolie, aventurière et sexy.

Et comme dans un film un peu kitsch, courant l'un vers l'autre, se tombant dans les bras. Le cliché a parfois du bon.

Vingt-quatre heures loin d'elle, je ne tiens pas spécialement à renouveler l'expérience, elle m'a manqué, et mon petit doigt me dit que c'est réciproque.